Illinois U Library

NUMÉRO 65

26 AOUT 1950

# France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

## SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE RADIOPHONIQUE

LES COMÉDIENS FRANÇAIS

*présentent*

# BASCHIBAH

Pièce en deux actes

de Jacques DEVAL

★

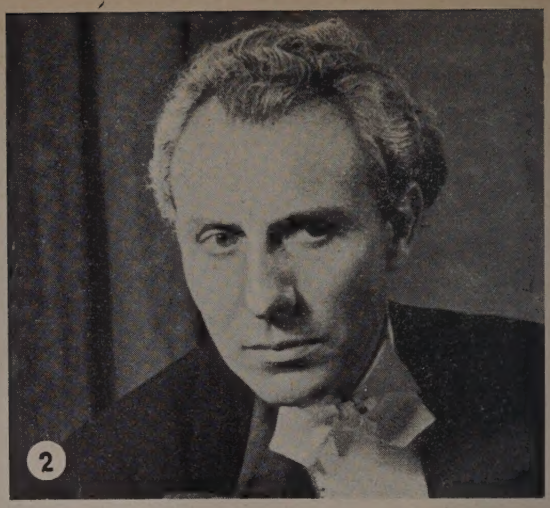
Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e



1 Mony DALMÈS . . . . *Micale*

2 Jean DAVY . . . . . *Joab*

3 Paul-Émile DEIBER . . *Ghershoum*

4 Renée FAURE . . . . . *Baschibah*

5 Louis SEIGNER . . . . *Nathan*

# BASCHIBAH

Pièce en deux actes
par JACQUES DEVAL

Cette œuvre, créée à la Radiodiffusion française (chaîne nationale) le 25 avril 1950, par la troupe des COMÉDIENS FRANÇAIS, a été mise en ondes par JACQUES REYNIER, avec une illustration musicale d'ANDRÉ JOLIVET.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Jacques DEVAL.

Supplément au N° 254 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES

*Dans l'ordre de leur entrée en scène*

| | |
|---|---|
| Hiram, officier d'ordonnance du général Joab | *Bernard NOEL* |
| Ghershoum, officier de la garde de Joab | *Paul-Émile DEIBER* |
| Joab, général en charge du théâtre d'opérations de Rabah | *Jean DAVY* |
| Shari, prisonnière capturée devant Rabah | *Françoise ENGEL* |
| Manasseh, vétéran aveugle, employé aux menus travaux du camp | *Georges VITRAY* |
| Uriah, officier commandant les archers sinaïtes sous Joab | *André FALCON* |
| David, roi d'Israël | *Jean DEBUCOURT* |
| Ghazil, aide de camp du roi David | *Jean MARTINELLI* |
| Niziah, captive amalécite | *Jeanne MOREAU* |
| Obram, officier de Joab | *Louis EYMOND* |
| Nathan, grand aumônier du roi | *Louis SEIGNER* |
| Hanoufati, surveillante des chambres royales | *Denise GENCE* |
| Agreb, officier des gardes du palais | *Paul ECOFFARD* |
| Baschibah, épouse d'Uriah | *Renée FAURE* |
| Sourab, servante de Baschibah | *Suzanne NIVETTE* |
| Micale, épouse de David et reine | *Mony DALMÈS* |
| Orphie, esclave grecque | *Micheline BOUDET* |
| La récitante | *Janine CRISPIN* |

# AVANT-PROPOS

Au Docteur Arnault Tzanck.

J. D.

*L'ACTION de cette pièce se situe en l'an 1030 av. J.-C., ce qui la rend contemporaine de la guerre de Troie sans que la coïncidence ait aucune portée.*

*Jamais récit n'a requis moins d'invention pour être porté à la scène que celui des événements mêmes de la pièce qui va suivre. On le retrouvera inchangé dans la Bible au livre II de Samuel (chapitres XI et XII).*

*Le peuple israélite sous le règne de David ressemble de très près aux grandes tribus semi-nomades de la Sud-Arabie et de l'Iracq, qui devaient trente siècles plus tard guerroyer splendidement sous l'égide et selon les desseins de T.-E. Lawrence. Et l'image la plus proche que nous puissions nous faire du roi David est celle du feu roi Fayçal.*

*La religion juive, sous le règne de David, annonce moins Jésus que Mahomet, car elle tolère la polygamie, le concubinage, la violence guerrière.*

*Jusqu'à aujourd'hui, il est peu que nous connaissions du peuple hébreu, hormis les péripéties de son histoire: la religion judaïque interdisait la reproduction de la figure humaine en peinture et en sculpture; il ne demeure aucun vestige du palais de David.*

*Je suis cependant certain de n'avoir pas erré grossièrement en assimilant sur beaucoup de points le peuple israélite de l'an 1030 av. J.-C. aux grandes tribus semi-sédentaires de l'Arabie contemporaine.*

*Les troupes sont vêtues du burnous, coiffent le turban, qui retombe sur les épaules, en couvre-nuque. Les dignitaires et les officiers portent le casque de bronze, les cuissards, la cuirasse ou la cotte de mailles. La différence du rang ne se distingue que par la plus ou moins grande finesse des tissus, la plus ou moins grande richesse des armes.*

# ACTE PREMIER

## PREMIER TABLEAU

*La tente de Joab, général du roi David, commandant les opérations de l'interminable siège de Rabah. L'heure est matinale. La portière de la tente est levée, laissant apercevoir le camp, le terrain montueux et aride qui s'élève jusqu'aux murailles de la place assiégée, à l'horizon. Devant la tente, à quelques pas, se tient, immobile, une garde hittite, l'arc en bandoulière, la lance haute, le carquois à l'arçon. L'intérieur de la tente est simple, jusqu'à la nudité. Une table fruste, un lit de camp, et contre la paroi de la tente un graphique des travaux du siège qui entoure Rabah. Au lever du rideau, Hiram, l'officier d'ordonnance de Joab, est à table et rédige un rapport sur un rouleau de papyrus. Hiram, à environ trente-cinq ans, est l'ancêtre et le type des officiers d'état-major, méthodiques et sceptiques, dont les bonnes manières ne sont pas le moindre titre à un avancement rapide. Presque immédiatement, Ghershoum, l'officier de jour, paraît à l'entrée de la tente, salue brièvement, et vient à la table de Hiram. Ghershoum est, lui, l'ancêtre et le type des officiers de troupe, positif, ironique, placide, dont le courage a beaucoup gagné à perdre son enthousiasme en dix ans de labeurs guerriers. Il est à peu près du même âge que Hiram, et ses manières sont celles des camps.*

HIRAM. — Bonjour, Ghershoum... Que puis-je pour votre service ?

GHERSHOUM. — Rien. Je suis officier de jour et je viens faire mon rapport au général.

HIRAM. — Le général est aux avant-postes. Un petit hourvari cette nuit, vers Gabieh... Rien de sérieux, toujours la même histoire. Ils essaient de faire sortir leurs femmes et leurs gosses... Nous les laissons arriver jusqu'au pont de Gabieh et leur tombons dessus. Ça fait toujours quelques esclaves de plus à envoyer à Jérusalem... Pas toutes de première qualité, mais au moins ça nous donne l'air de faire quelque chose.

GHERSHOUM. — Alors que nous ne faisons rien.

HIRAM. — Que diable faire avec ce qu'ils nous envoient de Jérusalem ! Des catapultes déjà vieilles du temps du roi Saül, rafistolées de câbles dont la marine ne veut plus. Tout l'argent passe au Temple.

GHERSHOUM. — Qui ne sera jamais construit.

HIRAM. — David a ramené l'Arche de Jérusalem, ce n'est pas mauvais signe.

GHERSHOUM. — J'ai même entendu dire que le roi est entré dans Jérusalem ivre comme Noé, et nu comme Adam, en dansant à la tête du cortège.

HIRAM, *sèchement.* — Je n'ai rien entendu dire de pareil, et je m'en félicite. Cela m'évite les risques de le répéter... Le roi David n'est plus un jeune homme, mon cher, et s'il danse encore, c'est tout à son éloge.

GHERSHOUM. — Ce qui serait encore plus à son éloge, ce serait qu'il vînt au moins une fois visiter l'armée, depuis cinq mois que nous poireautons devant cette garce de ville !

HIRAM. — Le roi a assez de garces pour nous en laisser une. *(Il se lève, va à Ghershoum.)* Vous vous êtes levé de mauvais poil, comme tous les officiers de jour... Quand bien même le roi David, ses trois femmes et ses quarante concubines viendraient nous rendre visite, cela ne ferait pas tomber les murailles de Rabah.

GHERSHOUM. — Bref, nous sommes ici pour dix ans.

HIRAM. — Le ciel vous entende ! Pour un officier, mourir de vieillesse, c'est mourir général.

*Un homme de belle stature, au visage pensif, intelligent et grave, aux cheveux grisonnants, aux vêtements simples mais des tissus les plus fins, paraît au seuil de la tente. Il est coiffé d'un casque de bronze rond et sans cimier, vêtu jusqu'aux hanches d'une cotte de mailles ; ses jambes sont protégées de jambards de bronze ornés d'arabesques. Il est Joab, commandant les armées du roi David devant Rabah. Hiram et Ghershoum rectifient la position, saluent. Joab rend leur salut, entre dans la tente.*

JOAB. — Bonjour Ghershoum, vous êtes l'officier de jour ?

GHERSHOUM. — Oui, mon général. Je remplace Obédiah.

JOAB. — Pourquoi ? Est-il malade ?

GHERSHOUM. — Malade, non. Blessé.

JOAB, *surpris.* — Blessé ? Sa compagnie n'a pas été engagée dans l'affaire de cette nuit. C'est Uriah qui a mené l'affaire. *(Il va à son lit de camp, s'y assied. Il ôte son casque, le pose auprès de lui sur le pied du lit.)* Comment Obédiah a-t-il fait son compte ?

GHERSHOUM. — Bien malgré lui. *(Essayant, par son ton et par le choix des mots, d'atténuer une histoire désagréable.)* Un accrochage absurde avec Uriah, ce matin.

JOAB, *fronçant les sourcils.* — Qui a provoqué l'autre ?

GHERSHOUM. — Je crois que l'un et l'autre ont tiré l'épée en même temps. Ils ont été séparés aussitôt. La blessure d'Obédiah est à peine une estafilade. Uriah avait pour lui l'excuse d'avoir mené l'attaque de cette nuit et d'être encore sur ses nerfs.

HIRAM. — Uriah est jeune et ardent, mon général. Nous avons plus à nous louer de sa bravoure qu'Obédiah n'en souffrira.

JOAB. — Uriah n'a pas besoin de défenseurs quand c'est à moi de le juger.

GHERSHOUM. — Pour l'exemple, j'ai mis Uriah aux arrêts dans sa tente.

JOAB. — Qu'il y reste quelques jours, ça le reposera. *(Un peu surpris :)* Je croyais Uriah et Obédiah plus amis que deux frères. Comment ont-ils pu en venir à tirer l'épée ?

GHERSHOUM. — Une plaisanterie d'Obédiah, pas très méchante, mais sur un sujet qui déplaît à Uriah.

JOAB, *avec un léger sourire.* — Je crois le deviner. *(Avec indulgence :)* Laissons cela. Votre rapport, Ghershoum.

GHERSHOUM. — Le convoi des captives et du butin pris cette nuit au pont de Gabieh attend votre inspection pour être mis en marche sur Jérusalem.

JOAB. — Combien de captives ?

HIRAM. — Quatorze.

JOAB. — Le butin ?

HIRAM. — Insignifiant, mon général... C'est l'inconvénient des opérations de nuit. A la faveur de l'obscurité, la troupe se sert la première.

JOAB, *souriant.* — J'ai été simple soldat, mon ami, et je savais mieux qu'aujourd'hui pourquoi je me battais. *(Joab et les deux officiers tournent à la fois les yeux vers l'entrée de la tente. La sentinelle a croisé sa lance, et derrière la lance on peut voir un homme âgé chichement vêtu, mais non sordidement. Il a encore la prestance raidie d'un ancien soldat. Il est aveugle, et son nom est Manasseh. Il est conduit par une toute jeune fille de très grande beauté. Shari est son nom. Elle est chaussée de sandales de cuir et vêtue d'une longue tunique tombant à ses genoux. Ses cheveux ruissellent sans liens sur ses épaules. Elle ne porte ni ornements ni bijoux. Une ceinture de cuir noue sa taille. Et de cette ceinture part une mince corde dont Manasseh tient l'autre bout. Joab, surpris :)* Qu'est-ce que... *(A Hiram :)* Hiram, voyez..

*Hiram va à l'entrée de la tente, relève la lance de la sentinelle, va au couple.*

GHERSHOUM. — Belle fille, mais je ne la connais pas. L'homme est Manasseh, un sous-officier qui a fait les guerres du roi Saül... Il a perdu la vue et n'avait nulle part où aller. Nous l'employons à de menues besognes. Tout aveugle qu'il est, il connaît le camp comme sa poche.

*Hiram revient, faisant entrer Shari et Manasseh avec lui dans la tente.*

HIRAM. — Une assez curieuse affaire. *(A Manasseh :)* Tu es devant le général Joab, Manasseh. Répète-lui ce que tu viens de me dire. *(A Joab :)* L'homme est aveugle.

JOAB. — Je sais. *(A Manasseh :)* Qui est cette fille, mon ami ? Où l'as-tu trouvée ?

MANASSEH, *saluant dans la direction de Joab.* — Je ne sais pas qui est cette fille, et je ne l'ai pas trouvée. Je traversais le quartier des officiers quand un homme, dont je n'ai pas reconnu la voix, m'a arrêté et a glissé dans ma main la corde à laquelle elle est attachée. Il m'a ordonné de la conduire à votre tente et de ne la remettre qu'à vous seul.

JOAB. — Depuis quand un général accepte-t-il des cadeaux des officiers sous ses ordres ?

MANASSEH. — Cette fille ne vous est pas destinée, mon général. Celui qui me l'a confiée m'a aussi chargé de vous prier de la faire parvenir au roi David.

HIRAM, *surpris.* — Au roi ?

JOAB. — Ceci est une affaire plus sérieuse que je ne pensais. Un officier semble vouloir se servir de moi, et même passer par-dessus ma tête pour son avancement. *(A Manasseh :)* Le nom de cet officier, mon ami ?

MANASSEH. — Il ne me l'a pas dit, et je n'ai pas reconnu sa voix.

JOAB, *visiblement perplexe et contrarié.* — Ta commission est faite, mon ami. Va. *(Manasseh salue profondément et sort, dirigé par Hiram jusqu'au seuil de la tente. Joab, doucement à Shari :)* Approche. Qui es-tu ?

SHARI. — Shari, fille de Kader.

JOAB. — Et qui est Kader ?

SHARI. — Le doyen des juges de Rabah.

JOAB. — Depuis quand es-tu captive ?

SHARI. — Depuis la nuit dernière.

JOAB. — Où t'a-t-on conduite après ta capture ? Avec les autres, ou un des officiers t'a-t-il séparée et cachée chez lui ? *(Comme Shari ne répond pas :)* Réponds sans crainte. Il ne te sera pas fait de mal.

SHARI. — Un des officiers m'a séparée des autres et m'a cachée dans sa tente.

JOAB. — Connais-tu le nom de l'officier qui t'a cachée ?

SHARI. — Non.

JOAB. — Mais tu saurais retrouver sa tente ?

SHARI. — Elles se ressemblent toutes.

JOAB. — As-tu dormi avec lui ?

SHARI. — Avec aucun homme, captive ou libre.

JOAB. — Reconnaîtrais-tu celui-là ?

SHARI. — Entre mille ! Il est beau. Il est grand. Il est mince. *(Intensément :)* Je ne veux pas être envoyée au roi David, ni à aucun autre roi. Vous êtes son chef, forcez-le à me garder !

JOAB, *doucement.* — Encore faut-il le retrouver. *(Lui montrant Hiram et Ghershoum :)* Eux aussi sont beaux, grands et minces. Et, à la réflexion, je le suis aussi.

SHARI. — Vos cheveux sont gris et courts. Les siens sont roux et bouclés.

HIRAM. — Roux ? Voilà qui simplifie...

JOAB, *doucement.* — Souviens-toi encore... Portait-il un anneau à sa main, un bracelet au poignet ? Reconnaîtrais-tu la garde de son épée, de son poignard ?

SHARI, *cherchant.* — Un bracelet de fer pâle à son bras droit, comme fait des écailles d'un serpent. La garde de son poignard est de bronze, une tête

coupée aux yeux grands ouverts, à la bouche béante.

*Un temps. Hiram et Ghershoum se regardent en silence, puis détournent les yeux l'un de l'autre.*

GHERSHOUM, *avec zèle.* — Je vais joindre cette fille au convoi, mon général, et ce sera une affaire finie !

*Un temps. Le visage de Joab est devenu triste et préoccupé.*

JOAB. — Non, Ghershoum. Vous êtes officier de jour. Allez chercher Uriah dans sa tente et amenez-le ici.

*Ghershoum salue et sort. Un temps. Hiram regarde Joab en silence, comprend sa tristesse, devine que Joab voudrait être seul.*

HIRAM. — C'est l'heure de la relève des sentinelles, mon général.

JOAB. — Allez, mon ami. *(Hiram salue et sort. Shari se tient debout, appuyée au mât de la tente, attendant, les yeux tournés vers la portière. Ghershoum réapparaît à l'entrée de la tente. Il est accompagné d'Uriah. Celui-ci est un jeune officier de vingt-deux ans au plus, vêtu d'une robe blanche et d'un burnous blanc. Son turban est serré à ses tempes par une torsade en poils de chameau. Deux baudriers de cuir se croisent sur sa poitrine, et un long sabre à lame courbe pend à son côté. Sous son ceinturon, un poignard dans une gaine de cuir. A la garde du poignard, la tête de bronze barbue et décapitée, telle que Shari l'a décrite. Uriah est aussi beau que jeune. Sa prestance, sa minceur vigoureuse, sa haute taille ont moins de charme, gagnent moins le cœur que la grâce virile de son visage aux lèvres longues mais pleines, aux yeux profonds et tranquilles, au menton imberbe et volontaire. On sent en lui une âme altière et vierge, fervente et sans détours. Joab, sévèrement, mais avec une tendresse cachée dans sa voix :)* Entre, Uriah. Avance... *(Uriah obéit. Joab se tourne vers Shari :)* Le reconnais-tu ?

SHARI. — C'est lui. *(Passionnément :)* Je veux qu'il me garde ! Forcez-le à me garder !

*Joab l'ignore, se tourne vers Ghershoum qui est entré derrière Uriah.*

JOAB. — Emmenez-la, Ghershoum. Faites-lui remettre ses vivres, et qu'elle joigne le convoi. *(D'un signe de tête, Joab congédie Ghershoum et Shari. Uriah et Joab demeurent seuls. Joab, sévère et triste :)* Uriah, Uriah... Deux fois coupable en quelques heures !

URIAH. — Punissez-moi deux fois.

JOAB. — Ces épées tirées, ce matin ! Cette dispute avec Obédiah.

URIAH. — Je suis seul responsable, j'ai tiré l'épée le premier.

JOAB. — Contre ton meilleur ami.

URIAH. — Le roi David, en sa joie sacrée de ramener l'Arche d'Israël dans Jérusalem, y est entré dansant nu devant son Créateur. Obédiah a commencé une remarque sur ses libations qui... *(Il s'arrête.)* Peu importe sa remarque, il ne l'a pas achevée.

JOAB, *débonnaire.* — Je l'achèverai pour lui. Le roi a commis l'erreur de se promener au soleil après avoir bu à l'ombre, quand le contraire est plus recommandé... Et puis ?... Jérusalem était plein de grincheux qui se plaignent que le roi David ne montre jamais son visage au peuple. Il lui a montré son derrière, ce qui va loin dans la munificence. Les grincheux se tairont, et personne n'en a perdu la vue ! *(Uriah reste sombre, Joab lui pose la main sur l'épaule.)* Est-ce contre moi maintenant que tu aimerais tirer l'épée ?

URIAH. — Qui parle légèrement de David en ma présence ne doit l'impunité qu'à son rang ou à son âge.

JOAB, *avec une indulgence indésarmable.* — Tu fais grâce à mon âge et je fais grâce au tien. Profites-en pour m'expliquer cette captive que tu m'envoies en laisse, par un aveugle, pour que je ne sache pas d'où elle tombe... Tu as pu espérer un moment que je ne découvrirais pas ?

URIAH. — J'ai attendu que le convoi soit prêt à partir. J'espérais que vous seriez occupé d'affaires plus graves qu'une prisonnière de plus ou de moins.

JOAB. — Plus graves que de soupçonner un de mes officiers de vouloir se pousser avant ses camarades en envoyant une captive au roi directement ?

URIAH, *dédaignant de se défendre.* — Croyez-vous encore cela, sachant qui l'envoyait ?

JOAB. — Alors, pourquoi désobéir aux règlements ? Cette fille est belle. Si tu l'avais fait conduire avec les autres aux Services des Convois, pouvais-tu avoir le moindre doute qu'elle eût été réservée pour le roi ?

URIAH. — Après que douze officiers lui fussent passés sur le corps ?

JOAB, *paternellement.* — Ah ! fou que tu es, Uriah, fou que tu es ! Voilà cinq mois que nous dépérissons dans cette brousse, assiégeant une ville qui a plus de moutons à mettre à la broche que je n'ai de soldats à faire tuer, plus d'eau dans ses citernes que je n'ai de sang à faire couler ! C'est nous qui avons besoin de femmes, et pas le roi dans Jérusalem. Pourquoi ne t'es-tu pas amusé avec cette fille toi-même ? Elle en valait la peine.

URIAH, *avec une simple et émouvante sincérité.* — J'ai une femme à Jérusalem, Baschibah, plus belle que toutes les femmes de Rabah. Elle m'est fidèle, et je lui suis fidèle.

JOAB. — Tu es pauvre et la fille était ravissante. L'un de tes camarades te l'aurait bien payée.

URIAH. — Je suis officier du roi David, et non marchand d'esclaves. Puis-je me retirer ?

JOAB. — Oui... *(Une pensée lui vient. Il sourit à Uriah.)* Va te mettre en grande tenue. Tu pars.

URIAH. — Moi ?

JOAB. — Pour Jérusalem. Tu commanderas le convoi, au lieu d'Obram.

URIAH. — Je suis officier de troupe. Les convois ne sont pas mon affaire.

JOAB. — Une fois n'est pas coutume. *(Persuasif :)* Tu verras ta jeune et belle femme, et lui vanteras ta fidélité. Cours te changer ! Ce n'est pas une mince faveur que je t'offre là.

URIAH. — Je ne puis l'accepter.

JOAB, *fronçant les sourcils.* — Pourquoi ?

URIAH. — Parce que vous m'en avez déjà accordé une qui la dépasse. Vous m'avez promis, que le jour venu je commanderais l'assaut contre Rabah, que moi et nul autre ouvrirais la brèche...

JOAB. — Quel rapport cela a-t-il avec une promenade à Jérusalem ? Quand Rabah n'est pas prenable avant deux mois ?

URIAH, *timidement, mais fièrement.* — Le jour où vous m'avez fait cette promesse, j'ai, moi, fait vœu à Jehova Tout-Puissant de ne connaître aucune femme avant qu'il m'ait livré Rabah.

JOAB, *il hausse les épaules et sourit avec indulgence.* — Ah ! jeunes gens, jeunes gens ! Vous, vos vœux et vos serments ! Comme vous compliquez la vie pour l'embellir ! Enfin ! C'est le genre de promesses que je faisais au Ciel quand j'avais ton âge, pour le mettre de mon côté.

URIAH. — Et vous teniez ces promesses.

JOAB. — Ça m'a guéri d'en faire. *(Il soupire.)* Tu n'en as pas moins prononcé le plus grave des serments, et tu dois le tenir. Je le regrette. Ma pensée allait plus loin que de t'envoyer passer une nuit chez toi. Je te destinais une joie plus grande. *(Insistant :)* Qui t'empêche de laisser ignorer à ta femme ta présence de quelques heures ? Rappelle-toi qu'un chef de convoi remet en personne mes dépêches au roi lui-même.

URIAH, *tressaillant, puis retrouvant son calme.* — Je ne l'oublie pas.

JOAB. — Eh bien ?... N'es-tu pas de toute l'armée celui qui chérit, qui admire le roi David avec la ferveur la plus exaltée, la dévotion la plus ardente? Même moi qui le sers depuis vingt-cinq ans avec amour, je me sens tiède auprès de toi... De toi qui ne l'as jamais vu, même de loin,

URIAH. — Mais je sais tout de lui !... Qu'il était berger, né de berger, comme moi. Qu'il était, à mon âge, le plus pauvre et le plus obscur des guerriers de Saül, comme je le suis des siens ! Je sais chaque heure de son règne, chaque rayon de sa gloire !

JOAB. — Remplace Obram, tu connaîtras son visage et sa voix.

URIAH. — Obram verra un roi qui ne le verra pas. Connaître David ne compte que s'il veut vous connaître...

JOAB. — Je te comprends... Eh bien, puisque tu insistes à rester avec nous — cette petite affaire avec Obédiah, plus cette petite histoire de prisonnière — combien de jours d'arrêts dirais-tu que ça vaut ?

URIAH. — Quatre.

*Hiram rentre, salue.*

HIRAM. — Le convoi est formé, mon général.

JOAB. — Bon... Uriah est aux arrêts huit jours. *(A Uriah :)* Va, mon garçon. *(Uriah salue et sort. Joab le suit des yeux et quand il est parti :)* Ce gamin aime le roi avec un cœur d'enfant... *(Il pense, puis :)* Comment a-t-il mené son affaire, cette nuit, au pont de Gabieh ?

HIRAM. — Magnifiquement. Il n'avait avec lui qu'une compagnie d'archers sinaïtes. Non seulement il a complètement anéanti les trois bataillons d'escorte du convoi, mais il a rejeté dans Rabah la cavalerie qui est sortie à leur secours.

JOAB. — Voilà une histoire qui vient à point pour boucler notre rapport. *(Il indique le rapport au roi sur sa table.)* Dix ou douze lignes, pas plus, mais nommez Uriah... *(Hiram s'assied à la table pour rédiger le bref récit.)* Je vais inspecter le convoi. Finissez ce rapport, scellez-le et apportez-le-moi...

*Joab coiffe son casque, sort de la tente. Hiram commence à écrire sur le rouleau de papyrus.*

## DEUXIÈME TABLEAU

*Le surlendemain, à Jérusalem. La plus haute terrasse du palais du roi David, où le roi se tient avec le plus de plaisir dans les mois d'été. N'y ont accès que les intimes du roi, les grands dignitaires, les courriers de l'armée et des provinces. Il fait nuit. Au delà du parapet de la terrasse, s'étale Jérusalem, ses jardins, ses terrasses, dont la plus proche est cependant à respectueuse distance du palais. A droite, la muraille extérieure des chambres du roi, au long de laquelle court un vélum de pourpre replié depuis le coucher du soleil. Dans la muraille, une large porte harnachée de tentures conduit aux chambres. A gauche, des marches hautes et étroites descendent vers une terrasse inférieure. C'est par ces marches qu'accèdent les personnages admis à voir le roi. Un piquet de gardes du palais, invisibles mais à portée de la voix, occupe jour et nuit cette terrasse inférieure. A gauche, le vaste et majestueux sofa du roi David, surmonté d'un dais de soie, recouvert de peaux de lions, de tigres et d'ours, jonché de lourds coussins. Une longue table basse, incrustée de nacre et d'or, court le long du divan. Autres, mais rares coussins assez hauts et volumineux pour servir de sièges, de l'autre côté de la table basse. La lumière est fournie par des torchères de bronze. A droite, entre la porte des chambres et le parapet, suspendu à un chevalet de cèdre, le trophée barbare et grandiose des dépouilles de Goliath, tué par David — il y aura de cela trente ans bientôt... L'épée atteint le linteau de la porte des chambres. Le casque d'airain est profond comme une cuve, dans chacune des jambières de bronze, une fille dormirait à l'aise, et dans le bouclier pourrait rôtir un bœuf entier. Au lever du rideau, le roi David est mi-assis, mi-allongé sur son divan, et joue aux osselets sur la table basse avec Ghazil, son aide de camp et son favori. David a cinquante ans, et ses cheveux bouclés grisonnent. Il est de haute taille et sa stature imposante, pour ne pas dire*

*lourde, est, à tout prendre, majestueuse. Il porte un poids généreux de bagues et de bracelets d'or et une riche et simple robe de soie grège, aux manches courtes, et tenue à la taille par une ceinture d'anneaux d'or. Son visage est bienveillant, intelligent, avec une ombre d'ennui dans les yeux et de scepticisme au coin des lèvres sensuelles. Il porte la barbe en pointe, rasée sous le menton et remontant en collier jusqu'à ses tempes. Au-dessus de ses lèvres, une mince moustache rejoint la barbe. Il a le nez aquilin des Sémito-arabes, aux ailes plus sensuelles encore que ses lèvres. Dans l'ensemble, son visage rappelle vivement celui de François I^er^, tel que Clouet nous l'a transmis. C'est assez dire que la beauté des traits n'est pas sans mélange et que la trace des plaisirs y estompe la plus rude empreinte des années valeureuses. Ghazil a quarante ans passés, est vêtu comme le roi, mais avec tact, c'est-à-dire avec moins de richesse. Il a de la race, de la prestance, toutes les qualités et aucune vertu. Il est le favori du roi, son confident et l'intendant de ses menus plaisirs, sans bassesse, mais sans scrupules. David et Ghazil jouent silencieusement aux osselets, tandis qu'au pied du trophée de Goliath Niziah, une jolie esclave à peine adolescente, chante doucement en s'accompagnant d'un luth. Une autre esclave, aussi jolie et aussi jeune, Aroussia, danse en voile et pieds nus, sur un rythme lent et sans jamais dépasser les franges d'un étroit tapis. David, sans s'interrompre de jouer, puise des sucreries dans un bassin de bronze, la plupart pour lui-même, mais une fois en passant pour Ghazil, les lui donnant de la main à la main.*

NIZIAH, *chantant.*

*Eternel, vois mon cœur chargé de maux !*
*Vois que mon front déjà heurte à ma tombe !*
*Mon regard dépérit, ma voix qui tombe*
*Même pour vous louer ne trouve plus ses mots.*

*David fait claquer ses doigts, fronce ses sourcils.*

DAVID, *à Niziah.* — Non !... « Même pour vous louer », c'est ma première version, trop longue de deux pieds. Maintenant c'est : « Ma voix qui tombe, pour vous louer ne trouve plus de mots. »

GHAZIL. — C'est encore très beau... Mais si triste, Seigneur !

DAVID. — Je suis triste, Ghazil. C'est d'ailleurs le titre que j'ai donné à cette chanson : *Plainte désolée du psalmiste.*

GHAZIL. — Tous vos derniers psaumes pourraient s'appeler ainsi.

DAVID. — Si tu voyais ceux que j'ai déchirés... *(Amèrement :)* Je ne suis gai que quand je bois, et quand je bois, je me prépare de nouveaux chagrins. Depuis que j'ai dansé nu devant l'Arche, la semaine dernière, la reine ne me parle plus.

GHAZIL. — Laquelle, Seigneur ? Elles sont trois.

DAVID. — Trois ? *(Se rappelant :)* Ah ! oui, Tsilla... *(Emu :)* Elle vit toujours ?... On ne me dit jamais qui est mort.

GHAZIL. — La reine Tsilla vit, Seigneur.

DAVID. — Dans le palais ?

GHAZIL. — Loin dans le palais.

DAVID. — J'ai fait construire ce palais trop grand, trop vaste, trop vide.

GHAZIL. — Souhaitez-vous voir la reine Tsilla, Seigneur ?

DAVID. — Non, Ghazil. Et si j'ai dit que la reine Micale ne me parlait plus, je ne m'en suis pas plaint. *(Tristement :)* Ghazil, Ghazil ! Le dieu d'Israël s'est retiré de moi et j'avoue qu'il me manque.

GHAZIL. — C'est un moment à passer, Seigneur. Jehovah vous revient dès que vous l'appelez.

DAVID. — Je le sais et j'en abuse. Ça pourrait mal finir et ce n'est pas une idée gaie.

GHAZIL. — Les idées vraiment gaies sont rares... Mais il y a des joies plus simples et plus sûres. Faites venir un des lutteurs que le roi de Numidie vous a donnés. Mesurez vos forces avec lui.

DAVID, *morne.* — Les lutteurs ! Je les ai à peine effleurés qu'ils se couchent sur le dos en hurlant que je suis le plus fort des plus forts. La flatterie devrait être défendue aux imbéciles.

GHAZIL. — Aimez, Seigneur. Sans parler de vos trois reines, vos concubines sont innombrables.

DAVID. — Hélas ! Ghazil, il y a mille façons d'aimer une femme, mais il n'y en a qu'une d'en aimer mille.

*Un gong, doucement sonore, est frappé sur la terrasse inférieure. On entend la voix du chef des gardes annoncer :* « Un messager des armées devant Rabah ! »

GHAZIL, *à David.* — J'y vais, Seigneur...

DAVID. — Qu'il vienne... cela passera toujours un peu de temps.

*Ghazil va à l'escalier, fait signe vers la terrasse inférieure et revient prendre sa place. Obram paraît, s'avance vers David et le salue.*

OBRAM, *rituellement.* — Gloire au Tout-Puissant et à David, roi des rois ! Je suis Obram, Seigneur, et Joab m'envoie.

*Il tend à David un rouleau de papyrus. Ghazil prend le rapport, brise le sceau, déroule le papyrus et le tend à David, qui n'a même pas jeté un regard vers Obram.*

DAVID, *regardant le rapport.* — Des mots, des mots, des mots ! Les mêmes depuis cinq mois... J'ai dit à Joab d'éviter les pertes, et ce sont les gains qu'il évite !... Ghazil, fais nourrir et loger ce garçon. Je lui remettrai un message pour Joab demain.

GHAZIL, *à Obram.* — Venez.

*Obram salue profondément et descend les marches vers la terrasse inférieure sans que David l'ait une seule fois regardé. Il est précédé de Ghazil. David continue à lire le rapport de Joab en silence. Niziah joue et chante doucement. Aroussia, agenouillée, danse de son torse, de ses bras, de sa nuque. Ghazil revient, reprend sa place.*

DAVID, *soudain intéressé.* — Ghazil !

GHAZIL. — Seigneur ?

DAVID. — Tout ce rapport n'est que du vent. Sauf les six dernières lignes. *(Il lui tend le rapport.)* Lis-les-moi à haute voix. Elles le méritent.

GHAZIL, *lit après avoir fait signe à Niziah et à Aroussia de se tenir tranquilles.* — « Le général Joab tient à signaler au Roi la conduite exceptionnellement valeureuse du capitaine Uriah, du troisième escadron hittite. Ce tout jeune officier, sorti du rang, a conquis chacun de ses grades par une action d'éclat, mais aucune aussi méritoire que la reconnaissance menée par lui cette nuit jusqu'aux portes de Rabah. Le capitaine Uriah, suivi d'une seule compagnie d'archers, a anéanti jusqu'au dernier homme trois escadrons de cavalerie ennemie et ramené au camp un convoi important. Le capitaine Uriah a su ne pas pousser un avantage au delà des limites raisonnables, faisant ainsi preuve d'autant de jugement que de hardiesse. »

DAVID, *se levant du divan.* — Ma jeunesse, Ghazil !... C'est ainsi que le vieil Abner écrivait de moi au bon roi Saül !

GHAZIL. — Ce jeune homme a décimé trois escadrons, Seigneur, et ce sont des armées entières que vous avez dispersées. Il a ramené un convoi à son camp. Souvenez-vous, Seigneur, de ce que vous y avez ramené. *(Montrant le trophée :)* La tête même de Goliath roulant dans son casque ! Il n'y a qu'un David, Seigneur !

DAVID. — Le nom de ce garçon ?

GHAZIL. — Uriah, Seigneur.

DAVID. — Depuis cinq mois que Joab a pris le commandement, c'est le seul officier qu'il a trouvé digne d'être signalé dans un rapport... Et Joab se connaît en hommes !... Uriah !... Je veux retenir ce nom.

GHAZIL, *un peu jalousement.* — Vous pouvez le récompenser sans encombrer votre mémoire. Ordonnez à Joab de l'avancer en grade.

DAVID, *s'animant.* — Ce n'est pas assez ! Je veux voir ce jeune capitaine aussi prudent que valeureux, aussi sage dans la victoire que fougueux dans la bataille... Je veux savoir s'il est beau, s'il est gai ! *(Intensément :)* Ghazil ! J'attends toujours l'ami que l'Eternel me doit pour mes vieux jours !

GHAZIL. — Ne suis-je pas cet ami passionnément, Seigneur ?

DAVID. — Tu m'amuses, tu me plais... Mais tu es un autre moi-même. Comment pourrais-je t'aimer, me haïssant ? Lui, ce jeune homme, qui sait si je ne pourrais me plaire à lui : il est ce que j'étais, pas ce que je suis.

GHAZIL. — Prenez garde, Seigneur... Quand vous étiez ce qu'est ce garçon, vous songiez à devenir roi.

DAVID. — Quand il y songerait ?... *(Avec amertume :)* Tu connais mes deux fils, Ghazil... Amnon pourri de débauches ; Absalon rongé d'orgueil... Plaise au Ciel qu'un meilleur que mes fils songe à quoi je songeais !

GHAZIL, *sérieusement alarmé.* — Seigneur, vous parlez du fond de votre ennui !

DAVID. — De mon ennui sans fond — que deux choses seules guériraient : un ami candide, joyeux, enthousiaste et filial... une femme qui saurait m'inspirer la jalousie, l'humilité et la fidélité... *(Il se dirige vers ses chambres.)* J'écrirai à Joab de m'envoyer Uriah... Et que le messager reparte dès ce soir !... Enfin, Ghazil, enfin je souhaite quelque chose ! *(Comme il passe le seuil de ses chambres, il s'adresse à Niziah :)* Chante ! Mon psaume sur l'air : *Chevreuil de l'Aurore.*

NIZIAH. — Bien, Seigneur... *(Elle chante et Aroussia se lève et danse sur un rythme heureux.)*

*Loué soit l'Eternel ! Il a prêté l'oreille*
*A mon premier appel !*
*Loué soit l'Eternel qui commande et conseille...*

*David est entré dans ses chambres, et le chant de Niziah est interrompu par un coup de gong et la voix du capitaine des gardes annonçant de la terrasse inférieure :* « Son Eminence le Grand Prêtre Nathan ! »

GHAZIL, *à Niziah et Aroussia.* — C'est bien, petites... Allez vous reposer, on vous rappellera. *(Niziah et Aroussia sortent par les marches de la terrasse. A peine ont-elles disparu que Nathan paraît. La Bible, qui nous a transmis son nom comme un prophète digne de foi et d'éloges, a omis de le décrire. Il est âgé, austère, vêtu selon son sacerdoce, et tient avec dignité la houlette sans crosse des grands dignitaires rabbiniques. Il est suivi de Shari. Ghazil, s'inclinant avec plus d'étiquette que de pitié :)* Loué soit l'Eternel.

NATHAN, *sans vaine onction.* — Loué soit l'Eternel. *(Allant au fait :)* Où est le roi, Ghazil ?

GHAZIL. — Dans ses chambres, rédigeant un message pour Joab.

NATHAN. — C'est à toi que j'en ai d'abord. Au roi ensuite.

GHAZIL. — Je vous écoute.

NATHAN, *fermement.* — Tu connais les prochains plaisirs que David se propose, puisque c'est toi qui les suggères. Que se promettait-il pour cette nuit ?

GHAZIL. — Je n'en ai pas la moindre idée. Depuis des semaines, le roi s'ennuie et ne trouve de charme qu'à s'ennuyer.

NATHAN. — Le signe de Satan qui prépare ses voies. Mon rêve ne me trompait pas.

GHAZIL, *poliment.* — Les rêves de nos prophètes les trompent rarement, leurs cauchemars jamais. *(Regardant Shari en connaisseur :)* Jolie fille, en vérité.

NATHAN. — Le Ciel l'envoie.

GHAZIL. — D'où l'envoie-t-il ? Je ne la connais pas.

NATHAN. — Ni moi... Quand ce rêve m'a éveillé, je me suis habillé en hâte pour venir au palais... On parquait pour la nuit un convoi de captives venant je ne sais d'où. Celle-ci était belle, et je savais au moins que le roi ne l'avait jamais vue...

GHAZIL, *il jette un coup d'œil vers les chambres puis interrompt Nathan.* — Le roi.

NATHAN. — Si Jéhovah t'est cher, seconde-moi.

*David revient. Son visage est éclairé de joie, mais ses sourcils se froncent légèrement à la vue de Nathan.*

DAVID, *à Nathan.* — Bonsoir, Nathan. Loué soit l'Eternel.

NATHAN. — Loué soit l'Eternel. Bonsoir, Seigneur. *(Prenant son souffle :)* Je suis venu malgré...

DAVID, *l'interrompant doucement.* — Un moment, Nathan. *(A Ghazil :)* Mon message à Joab est prêt. Ne pars pas sans l'emporter pour son aide de camp.

GHAZIL. — Immédiatement si vous le désirez, Seigneur.

DAVID. — Tout à l'heure. *(Il va se rasseoir sur son divan, se tourne vers Nathan.)* Parlez, Nathan...

NATHAN. — Seigneur ! Je viens d'avoir un rêve.

DAVID. — Encore ?

NATHAN, *avec force.* — Votre défunte mère Isaïl m'est apparue : « Debout, Nathan ! m'a-t-elle dit, si ton cœur est au roi. De sa gloire, de son honneur il ne restera rien s'il ne quitte à l'instant sa terrasse. Que dans ses chambres, en toute hâte, David s'enferme pour la nuit ! » Elle allait m'en dire davantage, mais un lointain tonnerre a recouvert sa voix. Et j'ai couru vers vous.

GHAZIL. — Seigneur, un rêve si précis vous laisse peu de choix.

DAVID. — Pour un rêve, j'irais étouffer dans mes chambres, quand depuis trois jours pas un convoi de neige n'est venu des montagnes ? *(A Nathan :)* Suis-je une vieille femme pour courir sous mon lit chaque fois que vous sautez du vôtre ?

NATHAN, *un regard vers Shari.* — Encore un mot, Seigneur ! J'ai tout prévu pour qu'obéir à l'Eternel...

DAVID, *l'interrompant.* — Pardon, à ma mère. Il y a une nuance.

NATHAN. — J'ai même tout fait pour qu'obéir, ne fût-ce qu'à votre mère, n'aille point sans récompense. *(Il fait signe à Shari.)* Avance... *(Shari avance.)* Est-ce un ennui que vous retirer quelques heures en telle compagnie ?

GHAZIL. — Ravissante ! Elle aussi, elle surtout, un rêve !

*David regarde Shari, puis il frappe dans ses mains.*

NATHAN. — Loué soit l'Eternel !

DAVID. — Oh ! je n'ai rien promis. *(Hanoufati, la grande maîtresse des chambres, apparaît silencieusement sur le seuil. C'est une Egyptienne momifiée, d'un âge incommensurable, vêtue et coiffée lisse comme une pierre. David, à Hanoufati :)* Qu'elle attende. *(Hanoufati s'incline et emmène par le bras Shari dans les profondeurs des chambres. David, à Nathan :)* Allez, Nathan, et ne rêvez plus... Au prochain rêve, je ferai poster sous vos fenêtres trente clairons toutes les nuits.

NATHAN. — Trente clairons font moins de bruit que la voix du Seigneur me parlant à l'oreille.

*Il descend les marches vers la terrasse inférieure, disparaît.*

DAVID. — Si tu étais roi, Ghazil, laisserais-tu le grand prêtre t'effrayer par ses songes ?

GHAZIL. — Surtout si j'étais roi, je prendrais exemple de vous.

DAVID. — Je te donnerai donc un exemple royal... *(Avec une grandeur réelle :)* Si je dois chercher refuge dans mes chambres par ordre de l'Eternel, que Lui-même, et non Nathan, me fasse connaître Sa volonté !

*Il va au trophée de Goliath, décroche d'un long clou d'or la fronde dont il l'a tué. Il prend une pierre ronde dans une sacoche de cuir suspendue à un autre clou d'or, et la loge dans la fronde.*

GHAZIL, *inquiet.* — Seigneur, l'orgueil est le seul crime que Dieu toujours punisse !

DAVID, *sans écouter.* — Tais-toi et regarde... Vois-tu ce lys trembler dans la brise du soir, au pied du mont des Oliviers ? Tu sais que l'atteindre est un jeu pour moi. Si cette pierre ne brise pas sa tige, c'est que la main de l'Eternel aura changé sa course, et je quitterai aussitôt cette terrasse.

*Faisant tournoyer sa fronde, David avance lentement vers le parapet. Mais soudain le bras de David s'immobilise haut au-dessus de sa tête, et son bras retombe lentement sans avoir lancé la pierre.*

GHAZIL, *anxieusement.* — Seigneur ?

DAVID, *toujours immobile, le regard au loin, sa voix est un souffle.* — Silence, sur ta vie. *(Un long moment de contemplation muette pour David, d'immobilité anxieuse pour Ghazil. Puis :)* Approche... *(Ghazil rejoint David, qui tend le bras vers l'horizon proche du mont des Oliviers.)* Vois-tu ce que je vois ?

GHAZIL. — Je vois la terrasse blanche d'une maison solitaire à mi-chemin de Gethsémani... Quand je dis une maison, tout au plus une bicoque recrépie qui se donne des airs au clair de lune.

DAVID. — Attends... Elle a disparu.

GHAZIL. — *Elle,* Seigneur ?

DAVID. — Ah ! Ghazil. Le lys des lys, corolle de ses chevilles à ses épaules, et les deux pistils de ses deux bras oscillants au-dessus d'elle !... Une esclave noire versait sur elle l'eau d'une jarre comme une pluie d'étoiles... Et cela n'était rien que beautés grossières comparé au miracle de son visage. Attends... Peut-être va-t-elle revenir... *(Un instant, ils regardent, puis :)* Tu la vois ?

GHAZIL. — Oui, Seigneur.

DAVID. — Eh bien ?

GHAZIL. — Si elle était Judith, je voudrais être Holopherne... Si elle était Dalilah, je voudrais être Samson.

DAVID, *jalousement.* — Assez ! Ne la regarde plus ! *(Ghazil tourne le dos à la terrasse, obéissant à regret.)* Ghazil ! Réjouis-toi si tu m'aimes. Un même soir me promet un ami et me montre une amante !... Je veux savoir qui elle est, et je rentrerai dans mes chambres !...

GHAZIL. — Le savoir est facile. Agreb est ce soir votre capitaine de gardes et il vit lui-même au pied du mont des Oliviers.

DAVID. — Appelle-le ! *(Ghazil frappe dans ses mains deux fois.)* Elle a disparu... Mais je la saluerai. *(Il remplace dans la fronde la pierre par son anneau royal, fait tournoyer la fronde, et lance au loin l'anneau, puis avec un cri de joie :)* Vois, Ghazil ! Mon anneau a roulé sur sa terrasse !

*Agreb, le capitaine des gardes, apparaît sur la terrasse, salue le roi.*

GHAZIL. — Agreb, Seigneur.

DAVID, *va à Agreb, l'entraîne vers le parapet.* — Tu vis près du mont des Oliviers ?

AGREB. — Oui, Seigneur.

DAVID. — Tu en connais les maisons ?

AGREB. — Toutes, Seigneur.

DAVID, *désignant un point de la colline lointaine.* — Suis mon doigt. Celle-ci, à l'écart des autres... Avec un tamarinier près de son puits.

AGREB, *ayant regardé.* — Je la connais.

DAVID. — A qui est-elle ?

AGREB. — A Uriah, Seigneur, un jeune officier de cavalerie. Il est avec son régiment devant Rabah... Sa femme, Baschibah, y habite en son absence.

*Un temps.*

DAVID, *atterré.* — Sa femme, et qui encore ?

AGREB. — Personne, Seigneur, sauf une seule servante. Ils sont pauvres.

*Le visage de David s'est éteint. Ghazil voit sa détresse.*

GHAZIL. — Regarde encore, Agreb. Sois sûr de toi. Les distances changent la nuit.

AGREB, *ayant regardé.* — Les tamariniers viennent mal sur le mont. Seule la maison d'Uriah en a un près de son puits.

*Un temps.*

DAVID, *congédiant Agreb d'un signe las.* — C'est bien. Va.

*Agreb s'incline profondément et disparaît vers la terrasse inférieure. David regarde encore vers la maison lointaine, puis revient s'asseoir inertement sur le divan. En silence, il tend sa fronde à Ghazil, qui va la suspendre au clou d'or.*

GHAZIL. — Seigneur...

DAVID. — Tais-toi. Que dirais-tu...

GHAZIL. — Mais votre anneau, Seigneur ?

DAVID. — Demain... Tu trouveras un homme, qui ne soit pas du palais, pour aller le chercher. *(Un lourd silence encore.)* Laisse-moi, maintenant.

GHAZIL, *s'incline, puis à demi-voix.* — Votre message, Seigneur, au général Joab.

DAVID, *un souffle.* — Demain.

GHAZIL, *ayant hésité.* — Seigneur...

DAVID. — Oui, Ghazil ?

GHAZIL, *compatissant, persuasif.* — N'arrive-t-il pas que bien souvent, dans un rayon de lumière, un éclat de verre jette les feux d'un diamant ?... Que la nuit un buisson d'épines qui se consume au loin semble une forêt en flammes ?... Que le voile d'une femme, flottant dans le vent à l'horizon, nous fait croire à sa beauté ? Nous la rejoignons et ce n'est rien.

DAVID. — Hélas ! Ghazil, mes yeux sont ceux d'un lanceur de fronde.

GHAZIL. — Bien des voix de femmes ont éteint l'ardeur que leurs lèvres inspiraient... Bien des sourires de femmes découvrent des dents qui ne sont pas les perles que nous espérions. De belles chevelures sont de soie à nos yeux, de laine entre nos doigts...

DAVID. — Tu l'as vue, et tu sais que tu mens... Même de loin, je ne l'ai vue que de trop près !

GHAZIL, *avec toute la persuasion dont il est capable.* — Puisqu'elle est femme de cet officier Uriah, pourquoi, Seigneur, ne lui parleriez-vous pas ?

DAVID. — Moi ? A elle ?

GHAZIL. — Ne venez-vous pas de lire les louanges de son époux ? Quelle plus haute récompense que de les lui faire entendre à elle de la bouche de son roi ?

DAVID. — Ghazil, je ne *dois* pas la voir !

GHAZIL. — Penserez-vous moins à elle en ne la voyant pas ?

*Un temps.*

DAVID *se lève, puis sourdement.* — Alors, va.

GHAZIL. — La chercher, Seigneur ?

DAVID. — Va vite. Est-ce assez dire ?

GHAZIL. — Oui, Seigneur.

*Ghazil salue profondément et descend en hâte les marches vers la terrasse inférieure. Seul, David se lève du divan, retourne au bord de la terrasse, contemple la colline. Dans la porte des chambres, Shari apparaît, doucement poussée vers David par Hanoufati. Shari est maintenant nue sous un voile aux lourdes et opaques broderies ; ses cheveux sont dénoués et ses pieds sont nus. Hanoufati s'efface à nouveau dans les chambres.*

DAVID, *se retourne, regarde Shari.* — Approche. *(Shari obéit. Il lui parle doucement, affectueusement.)* Ne crains rien, n'espère rien. Je te vois laide... Je vais être bon pour toi, t'envoyer loin de Jérusalem qui ne te vaudrait rien. Tu partiras demain... Il y a dans mon armée, devant Rabah, un jeune capitaine à qui je veux faire plaisir.

RIDEAU

## TROISIÈME TABLEAU

*Une heure plus tard, sur la terrasse du roi, Shari a disparu et David est seul, debout à la balustrade. Sur le luth laissé par Niziah derrière, il joue doucement un thème déjà debussien. Un pas se fait entendre sur les marches de la terrasse inférieure. Ghazil paraît. David se tourne vers lui, pose le luth.*

DAVID, *anxieusement.* — Seul ?

GHAZIL. — Non, Seigneur. Sa servante l'amène. Elle me suit.

DAVID. — Mon anneau ?

GHAZIL. — Elle le porte.

DAVID. — Lui as-tu dit pourquoi je t'envoyais à elle à cette heure de la nuit ?

GHAZIL. — Je le lui ai dit. *(Des pas se font entendre sur les dernières marches.)* Baschibah, Seigneur...

*Montant vers la terrasse du roi, appuyée au bras de Sourab, sa servante, paraît Baschibah. Sourab est une servante métisse,*

*vêtue d'une robe brune. A la vue du roi elle se prosterne le front contre le sol, et restera prosternée. Baschibah est belle et telle en tout que David l'a vue. Elle est vêtue de laine blanche, légère comme une mousseline. A son front, le bandeau des femmes mariées.*

DAVID, *sans voix.* — Baschibah !...

BASCHIBAH, *mettant un genou en terre.* — Salem, Seigneur et roi...

DAVID, *la relevant.* — Non... Pas toi ! *(A Ghazil :)* Tu peux te retirer.

*Ghazil sort.*

DAVID, *conduisant Baschibah au divan.* — Assieds-toi... *(Il s'éloigne d'elle, se faisant violence.)* Parle-moi d'Uriah... Comment il t'a connue, comment il t'a parlé...

BASCHIBAH. — Le premier soir que mon père l'amena dans notre maison, il me regarda longuement, et me dit : « Vous êtes née trop tard, Baschibah. Vous êtes si belle que vous méritiez de naître quand David était jeune, et cherchait sa première fiancée... »

DAVID. — Il disait vrai. Mais continue.

BASCHIBAH. — Il m'a souri, a pris ma main, et il a ajouté : « Les aînés de mon village disent tous que je lui ressemble quand il était berger. Et maintenant, je vais être soldat comme lui, et lui ressembler plus encore ! »

DAVID. — Et me ressemble-t-il ?

BASCHIBAH, *après un temps.* — Terriblement, Seigneur.

DAVID. — Pourquoi « terriblement ? »

BASCHIBAH. — J'ai voulu dire : en roi.

DAVID. — Etais-tu son premier amour ?

BASCHIBAH. — Non, Seigneur. Vous l'étiez — et vous l'êtes encore.

DAVID. — Tu lui en veux ?

BASCHIBAH, *avec feu.* — Dieu non, Seigneur ! *(D'une voix plus éteinte :)* Je lui en ai voulu.

DAVID. — Et tu l'as pardonné ?

BASCHIBAH. — Je l'ai compris... *(Intensément :)* Il parlait trop de vous, trop bien, et trop souvent, vous décrivait avec trop de chaleur, trop de ferveur, et trop semblable à lui que j'aimais.

DAVID. — Tu me vois de tes yeux ? Nous trouves-tu semblables ?

BASCHIBAH, *avec un élan involontaire.* — Je vous cherchais en lui, et je le trouve en vous ! *(Timidement :)* Seigneur, est-ce vous offenser ?

DAVID. — Non, Baschibah, ce n'est pas m'offenser... Tu l'aimes ?

BASCHIBAH. — Oui, Seigneur. Vous ayant vu, plus que jamais !

DAVID. — Tu dois donc bien souvent avoir souhaité me voir.

BASCHIBAH. — Non, Seigneur ! Je l'ai craint.

DAVID. — Tu l'as craint !

BASCHIBAH, *se troublant.* — Qui ne craindrait de voir son roi face à face ?

DAVID. — As-tu peur, maintenant ?

BASCHIBAH. — Malgré moi... *(Eperdue :)* Pardonnez-moi ! Ce n'est pas vous qui m'effrayez, Seigneur !

DAVID. — J'en suis heureux.

BASCHIBAH, *perdant pied.* — Je me rassurerai en m'éloignant, si vous le permettez.

DAVID. — Je le permets. *(Un soupir de renoncement.)* Je suis encore David, mais que ne suis-je...

BASCHIBAH, *l'interrompant d'un cri.* — Adieu, Seigneur !... *(Sa voix retombe à un souffle.)* Merci... *(Elle fait deux pas vers les marches, mais la force lui manque, elle appelle :)* Sourab !

*Elle chancelle, inanimée, dans les bras de Sourab.*

DAVID, *allant à Sourab.* — Laisse-la-moi... *(Il prend Baschibah dans ses bras.)* Retire-toi sans sortir du palais... *(Sourab gagne les marches. Elle a caché sa tête dans ses bras, et de ses lèvres s'échappe une mélopée de lamentation qui s'éteint dans l'éloignement. David, à Baschibah inanimée :)* Tu es belle, Baschibah, comme une armée déployée... Tu vas dormir respectée, redevenir toi-même... *(Il la soulève, la porte vers le divan, mais s'arrête.)* Non !... Pour son sommeil, un lit où nulle n'a dormi ! *(Il va à l'armure de Goliath, portant toujours Baschibah entre ses bras. Il la repose à terre, la soutenant d'un bras. Puis il détache de l'armure une des géantes jambières d'airain, la pose sur les dalles, où elle fait un long berceau à la taille de Baschibah.)* Trophée deux fois trophée !... *(Il étend doucement Baschibah dans la jambière d'airain, place un coussin sous sa tête.)* Là !... Laisse-toi dormir...

*Agenouillé, il balance doucement la jambière, comme un berceau. Du fond de son évanouissement, Baschibah tressaille. Inconsciente encore, elle tend les bras vers David.*

BASCHIBAH, *avec une voix de songe.* — Uriah n'est pas David... mais David est Uriah...

*Les bras de Baschibah se referment sur David. Et le visage de David rejoint celui de Baschibah.*

RIDEAU

## QUATRIÈME TABLEAU

*La terrasse du roi, trois mois plus tard. Un dramatique coucher de soleil ensanglante le ciel. Au-dessus de la terrasse, un velum de pourpre l'abrite jusqu'au parapet. Les rideaux sont tirés sur la porte des chambres du roi. Au lever du rideau, la terrasse est déserte. Mais presque aussitôt y apparaissent — venant de la terrasse inférieure — la reine Micale et Nathan le grand prêtre. La reine Micale est une superbe femme de trente ans, altière, impérieuse et prompte à s'emporter. Elle est vêtue de soie à ramages magnifiques, d'une coupe à la fois majestueuse et provocante. Le haut et massif arrangement de sa chevelure met en valeur le diadème royal qui barre son front et retombe à ses tempes. Le grand prêtre est vêtu tel que nous l'avons déjà vu.*

MICALE, *défiante.* — Eh bien, nous y voici ! La foudre se fait attendre.

NATHAN, *inquiet.* — Puisse-t-elle tomber juste. Je ne suis ici que pour avoir essayé jusqu'au dernier pas de vous en éloigner, reine. Que ce soit la première chose que vous direz au roi.

MICALE. — Je ne suis pas venue parler de vous.

NATHAN. — Le roi défend à tous de paraître ici, même pour se taire.

MICALE. — A tous. Mais pas à toutes. Voyez... *(Elle se baisse et ramasse un peigne d'or au pied du divan.)* Un peigne de femme.

NATHAN. — Qui ne vous apprend rien. Ce n'est pas pour dresser des lévriers à la chasse que le roi, depuis deux mois, interdit sa terrasse et ses chambres.

*Micale lance à la volée le peigne par-dessus la balustrade. Elle frappe dans ses mains deux fois. Presque aussitôt, le rideau de la porte des chambres s'écarte, juste assez pour laisser paraître Hanoufati, qui demeure sur le seuil, immobile et le visage vacant de toute expression.*

MICALE, *agressive.* — Ne fais pas la sourde, ni l'aveugle, ni la morte, Hanoufati. Va dire au roi David que la reine Micale désire peu le voir, mais beaucoup lui parler. *(Hanoufati hésite un moment, puis disparaît derrière la draperie aussi silencieusement qu'elle a paru. Micale à Nathan :)* Avec ses yeux de quartz et ses lèvres de mandragore, elle s'envoie tous les officiers de la garde ! Vous le saviez ?

NATHAN. — Elle est Égyptienne, qu'elle s'arrange avec ses dieux.

*La tenture s'entr'ouvre à nouveau, et cette fois David paraît. Il est vêtu d'une simple tunique, ouverte au col. Il regarde sévèrement Micale et Nathan.*

DAVID, *durement.* — Quelle est cette comédie, pour lui donner un nom pardonnable ?... *(A Nathan :)* Un autre rêve ?

NATHAN. — Non, Seigneur ! *(Montrant Micale :)* Mais la reine Micale...

DAVID, *l'interrompant.* — Veut quitter ce palais, et voyager ? Accordé.

MICALE. — Refusé... Je suis reine, et la reste.

DAVID. — Tiers de reine, Micale. Vous oubliez les deux autres.

MICALE. — Elles offrent si peu au souvenir.

DAVID. — Vous avez enfreint mes ordres, mais je suis trop heureux pour châtier. Que voulez-vous de moi ? Demandez vite et vous obtiendrez beaucoup.

MICALE. — Seigneur, qu'arriverait-il d'un troupeau dont le berger s'absenterait pour deux mois et plus ? Vous êtes roi. Est-ce moins que berger ?

DAVID. — Un roi n'est jamais absent. Il est présent de loin.

MICALE. — C'est donc en votre présence que votre fils Amnon depuis des semaines cherche à violer Tamar, sa sœur ? En votre présence que votre fils Absalon complote, depuis des semaines, l'assassinat d'Amnon ? Que le prix de la farine et du mouton augmente chaque jour, et que le peuple murmure ?

DAVID. — Portez vos griefs à mes ministres. Je suis trop heureux pour m'émouvoir d'aucun malheur. Mon indulgence ferait de pires ravages que mon inattention.

MICALE, *un regard vers les chambres.* — Je suppose que tant de bonheur nous présage une quatrième reine ?

DAVID. — Que ne commenciez-vous par cette question, sans y mêler des plaintes ? *(Avec force :)* Rassurez-vous, Micale. Il n'y aura pas de nouvelle reine. Celle que j'aime est déjà plus que reine. Elle est tout mon royaume.

MICALE, *rassurée.* — Une étrangère ? Il fallait le dire. *(Sarcastique :)* Sans doute quelque petite princesse de Numidie ou d'Éthiopie, tatouée jusqu'aux yeux ! *(Majestueuse :)* Venez, Nathan.

*Elle gagne les premières marches de la terrasse inférieure. Nathan va la suivre.*

DAVID. — Allez, Micale... Restez, Nathan. *(Micale descend les marches, disparaît.)* Parlez. Quoi de vrai dans ce qu'elle a dit ?

NATHAN. — Tout, hélas ! Et ce n'est que la moitié.

DAVID. — L'autre moitié ?

NATHAN. — Le peuple fait plus que murmurer. Il gronde.

DAVID. — Depuis Moïse !

NATHAN. — Un bruit s'est répandu, Seigneur... Et rien, hélas ! ne vient le démentir... On dit que vous auriez ordonné au général Joab de ne pas hâter le siège de Rabah, qui s'éternise.

DAVID. — Et si je l'avais ordonné ? *(Fermement :)* Les pluies me livreront Rabah. Pourquoi risquerais-je des pertes en de futiles escarmouches ?

NATHAN. — Je le comprends. Pas celles dont les fils, les frères, les époux sont partis depuis six mois.

DAVID. — Reviendront-ils si je les fais massacrer ?

NATHAN. — Sans doute, non. *(Il soupire.)* Mais les lois de Moïse, en temps de guerre, ont la main lourde !

DAVID. — Ce sont les lois de l'Éternel. Il est moins grave de leur désobéir que d'en changer. Et je vois mal quelle loi est rendue plus pesante par la guerre.

NATHAN. — La juste mais terrible loi sur les femmes adultères, Seigneur. C'est la présence des époux qui fait la vertu des épouses... Rien que cette semaine, sept femmes adultères ont été lapidées à mort. Trois ce matin. La foule les a lapidées sans les maudire et les larmes aux yeux... *(Après un nouveau soupir :)* Les tables de la loi pesant ce qu'elles pèsent, je crains, Seigneur, que le siège de Rabah, s'il se prolonge, ne fasse moins de veuves que de veufs.

DAVID, *le cœur lourd.* — Il suffit. Je penserai à tout cela...

NATHAN. — Songez aussi que la rumeur de ces lapidations parvenant à l'armée y cause des soucis... Presque tous les soldats, et beaucoup d'officiers, n'ont qu'une femme, souvent achetée au-dessus de leurs moyens. Un juste châtiment cause une injuste perte.

DAVID, *avec colère.* — J'y penserai, ai-je dit !

*Nathan gagne les marches, s'y arrête.*

NATHAN. — Un mot encore.

DAVID. — Vite !

NATHAN. — Est-ce pour vous débarrasser de la reine Micale que vous lui avez dit de ne pas songer à un nouveau couronnement ? J'entreprendrai de l'y préparer.

DAVID. — Nathan, il n'y aura pas de quatrième reine. *(Un regard vers les chambres.)* Non pas qu'elle serait une Africaine tatouée jusqu'aux yeux.

NATHAN, *avec un air entendu.* — Je sais cela, Seigneur.

DAVID, *tressaillant.* — Vous savez ?

NATHAN. — Enfin, je crois savoir.

DAVID, *soupçonneux.* — Expliquez-vous.

NATHAN. — Seigneur, David ne peut vivre dans la solitude depuis deux mois sans que les curieux fassent des leurs... On croit savoir qu'elle est la plus jeune fille d'un empereur lointain, qu'elle est arrivée déguisée dans une caravane, attirée par le bruit de votre gloire... On raconte qu'elle vous apportait, entre autres dons, un diamant gros comme un pommeau de selle, et un oiseau qui chante avec une voix humaine.

DAVID, *rassuré.* — Comme la vérité finit par se savoir ! Et que dit-on encore ?

NATHAN. — Que vous la cachez parce que des émissaires de son père la cherchent pour la mettre à mort. Est-ce la vérité — même un peu embellie ?

DAVID, *souriant.* — La vérité n'est pas moins belle.

NATHAN. — Elle risque donc la mort à se montrer ?

DAVID, *avec mélancolie.* — Oui, Nathan... Qu'on la découvre ici, et c'est la mort pour elle.

NATHAN. — Je comprends maintenant, Seigneur, pourquoi vous gardez nos jeunes hommes en armes devant Rabah. Au cas où cet empereur lointain envahirait nos frontières à l'improviste... Louée soit votre sagesse !

DAVID. — Merci, Nathan... *(Le congédiant d'un signe de tête :)* Allez, rappelez-vous une autre fois le conseil d'Abimelech : « Ne va pas que l'on ne t'envoie. Ne viens pas qu'on ne t'appelle. » *(Nathan descend les marches, disparaît. David du bord des marches vérifie qu'il a passé le poste des gardes. Puis il revient lentement vers la portière des chambres. Il la soulève. Baschibah paraît. Elle est aussi belle, mais son visage s'est creusé, a pâli, David, gaîment :)* Tu as entendu Nathan ? Tu es la fille d'un empereur au delà du Tigre... Où est cet oiseau à parole humaine que tu ne m'as jamais montré ?

BASCHIBAH. — Il est invisible. Et je suis seule à l'entendre.

DAVID. — Que sait-il dire ?

BASCHIBAH. — Une seule phrase : « Prends garde, Baschibah ! Prends garde, Baschibah ! »

DAVID. — Un oiseau qui ferait un excellent pâté !

BASCHIBAH. — Et le pâté crierait encore : « Prends garde, Baschibah ! Prends garde, Baschibah ! » *(Anxieusement :)* Est-il vrai que par votre volonté seule le siège de Rabah s'éternise ?

DAVID. — Tu as entendu Nathan.

BASCHIBAH. — Et chaque jour des guerriers meurent, qui auraient vécu...

DAVID. — Ne le crois pas... Hormis les jours de bataille, il meurt moins d'hommes aux armées qu'ailleurs... *(Une brève pause, puis :)* Et pour celui auquel tu penses, j'ai signifié mes ordres à Joab. Qu'il ne soit exposé sous aucun prétexte, en aucun cas... Joab obéira.

BASCHIBAH. — Quelle raison lui avez-vous donnée ?

DAVID. — Que sa bravoure et son mérite étaient trop précieux pour les aventures dans un siège dont le succès n'est pas douteux... *(Assombri :)* Assez sur ce sujet.

BASCHIBAH. — Quand je me tais sur lui, c'est vous qui m'en parlez.

DAVID, *douloureusement.* — Tu ne peux pas comprendre.

BASCHIBAH. — Je peux, Seigneur... Comment ne comprendrais-je pas lorsqu'Uriah me parlant ne parlait que de David, et lorsque David me parlant ne parle que d'Uriah.

DAVID. — Si tu me comprends, moi, te comprends-tu toi-même ? Uriah m'obsède-t-il seul ? Etait-ce déjà moi que tu aimais en lui, ou lui que tu cherches en moi ?

BASCHIBAH. — Je ne sais pas, Seigneur, et mon crime est le même.

DAVID. — Ton crime ?... *(Douloureusement :)* Plût au ciel que ce fût ton crime et non le mien... Quel crime as-tu commis, quand tu es devenue mienne privée de connaissance ?

BASCHIBAH. — C'est un coupable amour qui m'en avait privée... Quand j'aurais dû partir, ne suis-je pas restée ?

DAVID. — Prisonnière.

BASCHIBAH, *sans voix.* — Mais libre, aurais-je fui ?... Le savez-vous, Seigneur, vous qui savez si peu de moi ?

DAVID. — Baschibah, te voir est te connaître.

BASCHIBAH. — Ce fut aussi pour vous en mieux connaître un autre... Après deux mois, il n'est rien d'Uriah que je ne sache et que vous ne sachiez pas. Vos questions sur lui n'ont cessé de se poursuivre, de se croiser, de revenir sur elles-mêmes... Mais de moi, d'où je suis née, qui sont les miens, que savez-vous ? Qu'avez-vous cherché à savoir ? Rien.

DAVID. — Qui demande à la beauté si elle est belle ? Quel homme demande à la bien-aimée s'il l'aime ? Ta seule présence m'a rendu insupportable la vue même des femmes les plus belles. Ta voix est plus douce que les caresses...

BASCHIBAH. — Ma voix toujours soumise à vos questions.

*David est près de la muraille où sa fronde est suspendue. Son regard s'y arrête.*

DAVID, *soudain absent de Baschibah.* — Une encore. La dernière... Quand il lance sa fronde et fait face au soleil, protège-t-il ses yeux, la main contre le front, ou le bras mi-tendu comme les Sinaïtes ?

BASCHIBAH. — Les yeux à découvert. On lui a dit un jour que Goliath s'était campé dos au soleil

pour mieux vous aveugler, mais que vous l'aviez abattu sans protéger vos yeux du bras ou de la main... Il s'est alors exercé jusqu'à pouvoir comme vous défier le soleil.

DAVID. — Tu serais surprise d'apprendre combien d'oiseaux connaissent le secret de fuir vers le soleil dès qu'ils se voient visés... Entre tous, l'épervier du Liban.

BASCHIBAH, *tristement.* — Je le savais. Il me l'a dit.

*Un temps.*

DAVID, *désolé.* — Mon cœur est plein de joie, mon âme est pleine de tristesse ! Tu es femme. Tu ne peux pas savoir combien un homme peut souhaiter avec plus de violence l'amitié que l'amour ! *(Résolu :)* Baschibah !... Tu m'as si bien compris que tu me forces à me comprendre ! Ce soir — cette nuit — je te ferai ramener à ta maison. Aussi secrètement qu'on te l'a fait quitter... Je lui ai pris ce qu'il avait de plus cher, mais aussi je lui rends ce que j'ai de plus cher... *Il ne doit pas savoir. Il ne doit jamais savoir...* Ne jamais soupçonner !...

BASCHIBAH, *soumise.* — Je partirai ce soir.

DAVID. — Et tu oublieras ?... Je veux le connaître, Baschibah, l'entendre... Me faire pardonner de lui sans qu'il ait à savoir qu'il me pardonne... L'élever si haut qu'il puisse me regarder en face.

BASCHIBAH. — Et vous, lui.

DAVID. — Et moi lui, comme un autre moi-même...

BASCHIBAH. — Vous oubliez ce que vous êtes.

DAVID. — Moins que jamais... J'ai gardé les trésors de Saül et commandé ses armées. Il gardera les miens, il commandera les miennes. Et ce n'est pas là que ma pensée s'arrête.

BASCHIBAH. — Quand vous avez deux fils, tous deux fils de reines ?

DAVID. — Suis-je, moi, fils de reine ? Et ne suis-je pas roi ? *(Il va vers elle, prend ses mains.)* Baschibah, Baschibah !... Je t'aime. Il n'est pas une femme que David ait aimée ni aimera plus que toi... Hélas ! je t'aime pourtant moins que lui m'est nécessaire ! *(Presque suppliant :)* Tu te tairas ?... Non pour moi, mais pour lui !

*Un silence. Baschibah se détache doucement de David, gagne le bord de la terrasse, regarde au loin.*

BASCHIBAH, *d'une voix sans timbre.* — Pour lui comme pour vous, j'étais prête à me taire... Mais ce n'est plus assez. Je me tairais en vain.

DAVID. — En vain ?... Ta servante n'est plus. Seul, Ghazil sait. Il ne parlera pas.

BASCHIBAH. — Un autre parlera.

DAVID. — Son nom ?

BASCHIBAH, *lentement.* — Il n'est pas né, mais il a deux noms déjà... David et Baschibah. Et, pour vous accuser, il aura votre voix ou la mienne...

DAVID, *bouleversé.* — Baschibah !... Un enfant ?

BASCHIBAH. — A naître, oui, Seigneur... Vous savez maintenant pourquoi je me tairais en vain.

DAVID. — Et tu me le dis aujourd'hui seulement ?

BASCHIBAH. — Aujourd'hui seulement vous ne me gardez plus... *(Elle va à lui.)* Ne craignez rien. L'Eternel m'a choisie pour expier notre crime. Il me donnera le courage de l'expier moi seule et tout entier.

DAVID. — Que veux-tu dire ?

BASCHIBAH. — J'ai décidé de tout dans mes nuits sans sommeil. Cette nuit, je quitterai secrètement vos chambres. Hanoufati me conduira, plus loin que les portes de la ville, mais non vers ma maison. Jusqu'au mont des Troènes, toujours désert la nuit... Hanoufati connaît un remède à chaque soif, à la soif d'oublier comme à la soif d'aimer...

DAVID. — Ce qui a commencé par un crime ne finira pas par deux.

BASCHIBAH. — Vous me plaignez trop tard. Je n'ai plus d'autre choix que de morts différentes... Si même je restais, pourriez-vous me cacher toujours ?... Les pluies viendront, Rabah tombera, vos armées reviendront. Que dirais-je à Uriah, vivante ? Si j'avais subi violence, n'est-ce pas à lui que j'aurais dû courir pour qu'il me venge ? A vous, pour demander justice ? *(Douloureusement :)* Tout est trop tard, Seigneur.

*Pendant les dernières paroles de Baschibah, David s'est éloigné d'elle, l'écoutant à peine et suivant ses propres pensées. Soudain, il perd son expression abattue.*

DAVID, *d'une voix pleine de force.* — Un fils !... De toi !... Ah ! Baschibah, tout s'éclaircit... Le mal que j'ai commis, que je t'ai fait commettre ! *(Il revient à elle.)* Ce n'est plus ton amant, c'est ton roi qui te parle. *(Et, en vérité, il est soudain David, roi d'Israël et serviteur de Jéhovah. De sa voix, toute hésitation, toute faiblesse ont disparu.)* Tu vivras, Baschibah, et Uriah sera roi après moi ! Ainsi veut l'Eternel. C'est par sa permission que tu es venue à moi, à l'heure, au jour choisi par Lui !

BASCHIBAH. — A cette heure, à ce jour, Il envoya Nathan pour que vous quittiez la terrasse avant de m'avoir vue.

DAVID. — Je l'ai cru... Mais l'Eternel est-Il si désarmé que, s'Il ne l'eût permis, Ghazil fût arrivé à ta maison ? *(Il saisit ses bras.)* Réponds ! A un ordre de Dieu aurais-tu, *toi,* désobéi ? Serais-tu, *toi,* restée sur la terrasse ?

BASCHIBAH. — Non, Seigneur.

DAVID. — Or l'Eternel a fait connaître ses ordres, non à toi qui s'y serais soumise, mais à *moi,* toujours prêt à leur désobéir ! Mon crime ? Il l'a souhaité, s'Il ne l'a pas voulu. Sans le permettre, Il se le promettait ! Et, devant moi, Il t'a privée de sens, afin que tu sois, toi, innocente de ce crime favorable à Ses propres desseins.

BASCHIBAH, *épouvantée.* — Vous blasphémez !

DAVID. — Je ne blasphème pas, Baschibah, je m'incline ! L'Eternel a détourné sa face d'Amnon et d'Absalon, mes fils. Et ils sont comme s'ils n'étaient plus. Mais l'Eternel n'a pas voulu que la race de David périsse. Il a permis qu'un fils vraiment royal me naisse, et qu'une fille d'Israël, sans déchoir, le conçoive !

BASCHIBAH. — Mais Uriah, Seigneur ?

DAVID. — Il régnera. Comme Saül à moi, je lui

léguerai la couronne. Ainsi, tu seras reine, notre fils deux fois prince.

BASCHIBAH. — Pouvez-vous croire Uriah capable d'accepter ?

DAVID. — Peux-tu croire que Dieu ne l'y aidera pas ? Comme Il m'a éclairé, Il l'aveuglera, lui.

BASCHIBAH. — L'aveugler, lui au loin, moi mère en son absence ?

DAVID. — Je décide qu'il sera ici même demain.

BASCHIBAH, *un cri.* — Demain ?

DAVID, *avec force.* — Tu lui cacheras la vérité, afin qu'il te connaisse, et que ton fils aux yeux des hommes soit son fils. *(Plus doucement :)* Nos yeux à nous le verront autrement.

BASCHIBAH, *épouvantée.* — David ! Dieu ne peut pas vouloir être servi de crime en crime !

*David retourne au siège royal, s'y assied, plongé dans ses pensées.*

DAVID. — Avec crime ou sans crime, l'Éternel m'a fait roi pour le servir en roi... Uriah revient demain, et tu m'obéiras.

RIDEAU

## CINQUIÈME TABLEAU

*Au camp devant Rabah. Intérieur de la tente qu'Obédiah et Uriah partagent, tente de mêmes dimensions que la tente de Joab, mais moins ornée. Deux lits de camp et coffres de campagne à leurs pieds. La portière de la tente est relevée et laisse voir le même horizon que la tente de Joab, un ciel ensoleillé et sans nuages. Uriah est debout au milieu de la tente, tête nue. Agenouillée devant lui, Shari — en robe de laine — est occupée à lacer l'une des jambières de bronze du genou à la cheville d'Uriah. L'autre jambière est par terre, à portée de la main de Shari. Devant la tente, Manasseh, l'aveugle, s'affaire à remettre en état la cuirasse de bronze d'Uriah ; armé d'un lourd maillet de bois, il martèle à grands coups une partie bosselée de l'épaulière. Aux rayons du soleil qui jouent dans ses boucles cuivrées, Uriah rappelle le David de Donatello ; peut-être davantage encore le saint Sébastien de Mantegna, par l'expression exaltée et candide de son visage. Pendant que le rideau se lève, on entend aux limites du camp une trompette sonner joyeusement un appel à quelque corvée matinale, qui, joint au martèlement de la cuirasse, emplit l'air d'allégresse. Et aussi pendant que le rideau se lève, Uriah chante de joie.*

URIAH. — « Saül, Saül en a tué mille ! Mais David... Ah ! David, en a tué dix mille. » *(Il s'arrête de chanter.)* Tu la connais cette chanson, Manasseh ?

MANASSEH, *s'arrêtant dans son travail.* — Un peu !... Ça a été la marche de la cavalerie légère il y a trente ans, après l'affaire de Goliath. Jusqu'au jour où le roi Saül, qui ne l'avait jamais entendu que jouer par les trompettes, s'est fait dire les paroles. Du coup, on est revenu à la « Jéricho », comme avant.

URIAH. — Ça a dû être bien, le retour de Faz-Dammin ?

MANASSEH. — Pas mal !... Nous avions planté la tête de Goliath sur une espèce de petite tour à roulettes, traînée par quatre Philistins. L'idée, c'était d'apporter la tête sur sa petite tour au roi Saül. Mais nous avions compté sans les femmes. Rue des Moutons, elles ont renversé notre petite tour, et quand on a pu tirer la tête de Goliath de leurs griffes, il n'y restait plus un cheveu, plus un poil de barbe, plus un cil, plus une dent... Ce n'était plus une tête présentable.

URIAH. — Ah ! Manasseh, Manasseh !... Jusqu'à demain encore, l'aveugle de nous deux, c'est moi ! Tu as vu David, et je ne l'ai pas vu !

*Sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer à plusieurs reprises, Shari et Manasseh au long de toute cette scène s'emploient sans interruption, l'un à travailler la cuirasse, l'autre à équiper Uriah.*

URIAH, *regardant hors de la tente.* — Soleil et vent du sud ! Je peux partir tranquille ! Il ne pleuvra pas, on ne se battra pas sans moi ! *(Manasseh s'est levé, apporte la cuirasse à Uriah)* Ah ! *(Uriah passe le doigt sur le point bosselé.)* Splendide ! On ne sent presque plus rien !

MANASSEH. — Encore un peu, tout de même... Ça doit encore faire une ombre quand la lumière vient de côté.

SHARI, *se plaçant de côté pour vérifier.* — Manasseh a raison, ça fait une ombre, comme une tache nettoyée.

MANASSEH. — Rendez-moi cette cuirasse ! J'irai la travailler à chaud à la forge. En un clin d'œil, elle sera comme neuve !

URIAH. — Donne-la-lui, Shari !... *(Manasseh s'éloigne avec la cuirasse. Uriah se reprend à chantonner :)* « Saül, Saül en a tué mille ! » *(Exalté :)* Demain, je vois David ! Demain, David me parle !... *(Gaiement :)* Veux-tu savoir exactement comment tout va se passer ?

SHARI. — David vous fera général !

URIAH. — David parlera peu, les questions d'usage : « Aimes-tu l'armée ? Es-tu marié ? Etes-vous bien nourris. As-tu été blessé ?... » Il n'écoutera pas un mot de mes réponses et me renverra ici avec dix jours d'arrêts pour m'être présenté à lui en cuirasse bosselée...

SHARI. — Si votre cuirasse vous inquiète tellement, pourquoi ne mettez-vous pas celle d'Obédiah ? Il vous l'a offerte ce matin. *(Elle va à la cuirasse d'Obédiah, accrochée au-dessus du lit, la présente à Uriah.)* Elle est neuve et tellement plus belle que la vôtre !

URIAH. — Obédiah est célibataire, il peut se faire des petits cadeaux ! Non ! Va la raccrocher !... *(Soudain tenté :)* Attends... *(Songeur :)* Après tout, tu as peut-être raison... Apporte-la...

*Il prend la cuirasse d'Obédiah, l'appuie à sa poitrine.*

SHARI. — Qu'elle est belle sur vous !

URIAH. — Oui ?... *(Hésitant encore :)* Mais ma cuirasse à moi ne verra pas David... C'est pourtant elle qui s'est battue, pas celle d'Obédiah ! Peut-être m'en voudra-t-elle ? *(Décidant :)* Tant pis ! Rien de trop beau pour les yeux de David ! *(Tandis que Shari l'aide à ceindre la cuirasse, il songe un moment.)* Et puis, si le roi l'admire trop, je lui dirai qu'elle n'est pas à moi.

SHARI, *doucement, tristement.* — Et, si le roi vous demande ce que vous avez fait de moi, lui direz-vous que vous avez trouvé son cadeau sans valeur et que vous n'en avez rien fait ?

URIAH. — La paix !... Un caillou, si David me le donnait, serait un cadeau digne de moi.

SHARI. — Non ! Uriah est plus orgueilleux que David ! Celle qu'il trouve assez belle pour son roi, il la trouve tout juste bonne à ficeler sa cuirasse et ses jambières !... Si le roi te connaissait mieux, il t'aurait envoyé une vieille femme !

URIAH, *sans l'écouter, chantonne.* — « Saül, Saül en a tué mille ! Mais David... »

SHARI, *parodiant la chanson d'Uriah.* — « David a couché avec dix mille ! Mais Uriah ? Ah, Uriah, pas avec une ! »

URIAH. — David a l'âge de coucher avec dix mille... Quand il avait le mien, il resta dix-huit mois dans le désert de Nahoth, s'exerçant à la fronde et à l'épée, loin des femmes, loin de sa propre femme. Et sa femme avait quinze ans, était belle comme l'aurore et fille de Saül !

SHARI. — Je ne suis pas fille de Saül, mais, quand tu reviendras, j'aurai couché avec tous les officiers, avec le camp tout entier !

URIAH, *riant.* — Vraiment ? Elles sont convenables, les Rabahites, elles sont jolies ! Et tu leur fais honneur !

SHARI. — Je t'aime. Qu'y a-t-il de rabahite là-dedans ?

URIAH. — Et ce garçon de Rabah, ce Galzabemoth que tu appelais en hurlant le soir où nous t'avons cueillie à la Porte des Cèdres. Tu ne l'aimes plus ?

SHARI. — Non. C'est toi que j'aime.

URIAH. — Pauvre Galzabemoth !... *(Riant :)* Très entre nous, quel nom !

SHARI, *digne.* — Galzabemoth veut dire « tueur de lions » en rabahite. Peut-être t'expliquera-t-il ça lui-même un jour.

URIAH, *riant.* — S'il fait très jour... De nuit, on ne peut pas dire qu'il arrive en courant quand on l'appelle.

*A l'entrée de la tente, le général Joab paraît, seul. A la vue d'Uriah, tout équipé maintenant, il sourit avec joie et bonté.*

JOAB, *affectueusement.* — Fort bien !... Tourne-toi... Bon... Allons, tu ne me feras pas trop honte.

URIAH. — Je tâcherai. *(A Shari :)* Cours ! Va dire à Manasseh de ne pas s'inquiéter davantage de ma cuirasse.

SHARI. — Oui, Seigneur...

*Elle quitte la tente en courant.*

JOAB, *paternel.* — Alors, c'est le grand jour ?

URIAH, *rayonnant.* — Oui, mon général.

JOAB, *s'asseyant sur le lit de camp d'Obédiah.* — Tu vas savoir te tenir ?

URIAH, *candide mais assuré.* — Je l'espère.

JOAB. — Ne va pas te laisser impressionner par tous ces chambellans, ces poseurs de la Garde.

URIAH. — Ce qui n'est pas le roi n'est rien.

JOAB. — Avec lui, sois toi-même... Réponds à ses questions simplement, comme tu me répondrais. Et ne crains pas de le regarder dans les yeux. Il a été soldat, il aimera ça.

URIAH. — Oui, mon général.

JOAB. — Autre chose... N'espère pas non plus que David tienne tes mérites, ta dévotion, pour assurés sur mon seul témoignage. Il s'avisera sans doute de moyens propres à t'éprouver habilement.

URIAH, *dans un cri.* — Qu'il m'éprouve ! Qu'ai-je à craindre à cela ?

JOAB. — Des questions qui n'auront l'air de rien cacheront des pièges... Il te mettra, sans doute, à l'improviste, en des situations où te prendre en défaut... David est un grand roi, il s'assurera de tout par lui-même, avec subtilité.

URIAH. — Il ne s'assurera de moi jamais assez ! A l'improviste ou non ! Avec subtilité ou sans subtilité !

JOAB. — Gagne sa confiance, il te la gardera.

URIAH, *avec fougue.* — Puis-je dire au roi que vous m'avez promis que je serai le premier à mener l'assaut, le premier à entrer dans Rabah ?

JOAB. — Pourquoi pas ? Seulement, n'en dis rien à ta femme... Ce n'est pas une pensée à lui laisser en la quittant.

URIAH. — Je vais à Jérusalem appelé par le roi. Non par ma femme... Quand j'aurai vu le roi, je reviendrai.

JOAB. — Sans avoir vu ta femme ?

URIAH. — Je ne dois pas, je ne peux pas la voir.

JOAB, *gravement.* — Oui, ton serment, je me souviens...

URIAH. — Qui sait si l'Eternel ne m'envoie pas à Jérusalem pour me tenter avant d'exaucer ma prière ? Il a tenté ainsi et Joseph et Jacob.

JOAB, *grave.* — Tiens, tes serments, Dieu t'aimera. *(Avec philosophie :)* Je l'ai d'ailleurs remarqué, c'est aux jeunes gens que la chasteté pèse le moins... *(Souriant :)* Mais crois-tu n'avoir à craindre que ta femme à Jérusalem ?... Le palais du roi n'est pas précisément un monastère, et pour peu que David fasse bien les choses en ton honneur...

URIAH, *dans un élan de l'âme.* — Vous m'appelez votre fils, aidez-moi !

JOAB. — C'est-à-dire ?

URIAH. — Mon vœu — permettez-moi de le renouveler — et soyez mon garant !

JOAB. — Approche et agenouille-toi. *(Uriah*

*obéit.)* Place ta main sous ma cuisse et prononce ton vœu tel que tu l'as formé.

URIAH, *ayant placé sa main à plat sous la cuisse de Joab.* — Eternel ! Devant Joab, fils de Moab, chef des armées de David, je fais serment de ne connaître aucune femme avant que Rabah soit prise, afin qu'il vous plaise, ô Eternel, de m'y faire entrer, premier de tous, moi Uriah, fils de Zachias !... Loué soit l'Eternel !

JOAB, *rituellement.* — Loué soit l'Eternel. *(De son ton de voix naturel :)* C'est bien, relève-toi. *(Uriah se relève, Joab se lève aussi, pose une main sur l'épaule d'Uriah.)* N'oublie plus que tu me réponds de ton serment, ainsi que j'en réponds pour toi... *(Il lui tend la main.)* Bon voyage, Uriah. On t'a donné un bon cheval. *(Avec un dernier sourire affectueux, comme il sort :)* Le mien...

*Uriah demeure seul un moment, met son casque, en fixe la jugulaire.*

URIAH, *dans un cri de joie.* — O ma vie, que tu es belle ! *(Il jette son manteau sur son épaule et sort, en chantant à pleine voix :)* « Saül, Saül en a tué mille ! Mais David, ah ! David en a tué dix mille ! »

*On entend la chanson s'éloigner... Shari revient, rapportant la cuirasse d'Uriah. Elle l'accroche au mât de la tente, se jette sur l'étroit lit de camp et pleure, sa tête entre ses bras.*

RIDEAU

# ACTE II

## PREMIER TABLEAU

*Le lendemain, à la fin du jour, sur la terrasse des chambres royales. Le velum est relevé. Le soleil a disparu, laissant derrière lui un ciel exsangue que la nuit tarde à bleuir. David est enfoncé, pensif, immobile et soucieux, dans un profond fauteuil ; ses regards sont perdus au loin, à l'opposé de la balustrade. Debout sur le rebord de la balustrade, droite et mince comme un fuseau, Orphie, une esclave adolescente, examine l'horizon une main au-dessus de ses yeux. Elle est vêtue d'une courte tunique grecque, de laine translucide, et ses cheveux sont liés en arrière par un étroit bandeau.*

DAVID, *sans regarder vers elle.* — Eh bien ?

ORPHIE. — Rien, Seigneur... Un troupeau de moutons vient de traverser la route, qui fume de poussière.

DAVID. — Regarde une fois encore... Deux cavaliers.

ORPHIE. — Rien, Seigneur.

DAVID. — Parle-moi... *(Sa pensée ailleurs :)* Donc, c'est à dos de chameau que le marchand d'esclaves t'a amenée dans ma ville ?

ORPHIE. — A dos de chameau, trente-huit jours !

DAVID. — Et cette ville que tu fuyais, quand le marchand d'esclaves s'est emparé de toi, comment dis-tu qu'elle s'appelait ?

ORPHIE. — Troie, Seigneur. Et le roi, mon oncle, s'appelait Priam.

DAVID. — Priam ?... Et votre Dieu ?... Vous avez bien une sorte de Dieu ?

ORPHIE. — *Des* dieux, Seigneur. Et des déesses. Tellement que je ne les connais pas tous.

DAVID. — Je n'ai qu'un Dieu, moins connaissable encore... Tu regardes, n'est-ce pas ?

ORPHIE — Si fort que je vais finir par les voir sans qu'ils y soient.

DAVID, *toujours sans intérêt.* — Tu étais déjà loin de tes murs quand le marchand t'a capturée. Comment avais-tu réussi à te sauver, lorsque l'ennemi s'est rué dans le palais de ton oncle ? Tu n'es pas de celles, s'il en est, que les soldats remettent au lendemain. La nuit était donc bien noire ?

ORPHIE. — Les pierres mêmes jetaient des flammes et la mer avait pris feu. Je suis restée cachée sous le lit de ma cousine Andromaque, écoutant au-dessus de moi mes sœurs devenir femmes avec de grands cris, et mes tantes redevenir femmes avec de petits cris... J'avais promis une colombe à Hécate si je m'échappais vierge, et un taureau à Héraclès si je m'échappais vivante.

DAVID. — Un pigeon pour ta vertu, et pour ta vie un bœuf ? *(Sans grande curiosité :)* Quel est ton nom ?

ORPHIE. — Orphie, fille de Mnésilaüs et de... *(Elle s'interrompt, car elle a regardé vers l'horizon, et s'écrie :)* Je les vois ! Deux cavaliers, genou contre genou, et leur poing sur la selle !... Ils passent le portail du palais !

DAVID, *se levant presque, mais retombant dans son fauteuil.* — L'un d'eux montait un cheval noir ?

ORPHIE. — Oui, Seigneur.

DAVID. — Ghazil !... A moins que l'autre aussi...

ORPHIE. — Non, Seigneur. Celui que vous attendez montait un cheval blanc comme du sel. Seigneur... Ce jeune officier que vous voulez récompenser et fêter, va-t-il venir ici ? *(Elle montre du doigt les marches descendant au poste de garde.)* Par ces marches ?

DAVID. — Eh bien ?

ORPHIE. — Le roi Priam, mon oncle, lui aussi se tenait sur la plus haute terrasse des remparts de Troie... Lorsqu'un guerrier, si humble fût son rang, s'était signalé, mon oncle, pour l'honorer, venait l'attendre debout sur la dernière marche de la terrasse.

*David se redresse sur son siège, tend un bras vers Orphie.*

DAVID. — Ton bras. *(La main appuyée sur le bras d'Orphie, il se penche en avant pour se lever, mais ne se lève pas, et laisse retomber sa main.)* Non... Je veux rester maître de moi en rencontrant ses yeux.

ORPHIE, *écoutant vers les marches.* — On vient, Seigneur. C'est lui !

*On entend des pas gravissant les dernières marches et Ghazil apparaît seul. Il vient se prosterner devant David.*

GHAZIL. — Seigneur, vous êtes obéi.

DAVID. — Mais tu es seul ?

GHAZIL. — Nul ne doit se montrer en armes devant vous. Uriah remet sa dague et son épée à l'officier de garde.

DAVID. — Va vite. Qu'on les lui laisse.

GHAZIL, *hésitant.* — Seigneur ! Vos fils eux-mêmes...

DAVID. — Qui parle de mes fils ?

GHAZIL. — Réfléchissez ! Cet exemple donné, un roi qui vous suivra l'imitera pour son malheur.

DAVID. — Tu as raison. *(Avec une secrète tendresse dans sa voix.)* Evitons un danger au roi qui me suivra. *(Voyant Orphie à son côté :)* Je l'oubliais. *(Il frappe dans ses mains ; Hanoufati soulève la draperie des chambres, paraît et attend :)* Emmène-la.

ORPHIE. — Oh, laissez-moi le voir, rien qu'un moment !

DAVID. — Tu n'es pas venue ici pour ça.

ORPHIE. — On ne vient pas toujours pour ce que l'on croyait.

DAVID, *à Hanoufati.* — Eh bien ? *(Hanoufati est venue derrière Orphie et, sans effort apparent, mais avec une force irrésistible, emmène Orphie vers les chambres. Elles disparaissent toutes les deux derrière la draperie. David, impatient :)* Faut-il tout ce temps pour tirer deux fourreaux d'un ceinturon ?

GHAZIL. — Quel officier voudrait se présenter à son roi, gris de poussière ?... *(Avec intention :)* N'avez-vous pas d'autres ordres à me donner, Seigneur ?

DAVID. — Le silence.

GHAZIL, *un regard vers l'horizon.* — N'oubliez-vous pas quelqu'un à prévenir ?

DAVID, *sourdement.* — Ah ! oui, il y a cela... *(Il hésite, puis :)* Eh bien ! va l'avertir. *(Ghazil s'incline, va se retirer, mais s'arrête.)* Que l'on conduise Uriah au pied des marches, et qu'on le laisse monter seul.

GHAZIL. — Me rappellerez-vous plus tard, Seigneur ?

DAVID, *impatienté.* — T'en iras-tu jamais ? *(Ghazil fait un profond salut et descend les marches. David demeure seul, immobile, enfoncé dans son fauteuil, puis dans un murmure :)* Dieu d'Israël, montre-moi dans ma gloire et non pas dans ma honte !

*Enfin, des pas gravissent les marches. Uriah paraît graduellement ; il est sans armes, mais visiblement a secoué au poste de garde la poussière du voyage et ravivé l'éclat terni de sa cuirasse. Il avance lentement jusqu'au milieu de la terrasse, sans voir David dans l'ombre. Son jeune visage est radieux, mais comme figé par la joie. Il aperçoit la draperie des chambres, et, ne voyant pas David, déduit que le roi va paraître par la porte des chambres. Il y fait face, un genou en terre, et prosterne son front..*

URIAH, *très bas, avec ferveur.* — Eternel, Dieu d'Abraham, ne montre de moi à David que ce qu'il peut aimer !

DAVID. — Relève-toi, Uriah.

*Uriah se dresse, fait face à David.*

URIAH. — Seigneur !

*Il fait un pas vers David et va mettre un genou à terre.*

DAVID, *l'arrêtant d'un geste.* — Non... Reste droit... Que je te voie... Lève la tête. *(Uriah obéit, se tient droit, comme un officier sur le front de ses troupes.)* Oui, tu m'as été décrit fidèlement par Joab.

URIAH. — Joab connaît le pire et le meilleur de moi, Seigneur.

DAVID. — Le pire et le meilleur d'un homme ne font qu'un... Approche. *(Uriah va à David, met un genou devant lui.)* Uriah, je suis ton roi, et je suis ton ami. Pour t'en faire souvenir, je te promets d'exaucer ton premier souhait, quel qu'il soit... Parle.

URIAH. — Le seul souhait de ma vie est comblé, Seigneur. Vous entendre et vous voir, et ne rien demander.

DAVID. — De l'orgueil, Uriah ?

URIAH. — Non, Seigneur, de la joie ! *(Avec une simplicité juvénile :)* J'avais un autre souhait, moins démesuré, mais immense quand même... Joab l'a exaucé.

DAVID. — Et quel était ce souhait qui se passe de moi ?

URIAH. — Etre le premier à entrer dans Rabah quand l'assaut sera donné, si l'Eternel le permet !

DAVID. — Ce qu'a promis Joab, je dois y consentir, mais je regrette sa promesse. Avec les pluies, Rabah tombera d'elle-même. Pour quelques malheureux qui se feront tuer, ce sera une fin bien obscure.

URIAH. — Vous n'avez rien laissé à vaincre, que d'obscur ! *(Anxieux :)* Seigneur, rassurez-moi ! Je suis encore soldat ?... Vous ne m'avez pas appelé pour me confier une sinécure de palais ?

DAVID. — Tu veux te distinguer, et tu crains les honneurs ?

URIAH. — Je crains ceux qui ne sont pas pour moi.

DAVID, *ayant regardé Uriah en silence.* — A en croire Joab, à t'en croire toi-même tout à l'heure, ton rêve le plus cher était que je m'attache à toi ?

URIAH. — Seulement comme le chasseur s'attache à la flèche la plus droite, la plus sûre ! Qu'il rechoisit sans cesse, cherche jusqu'à la nuit si elle se perd, et pleure si elle se brise.

DAVID. — Puisse l'Eternel préserver une flèche si précieuse !

URIAH. — Mais vous me renverrez devant Rabah ?

DAVID. — Oui, je t'y renverrai...

*Uriah s'est retourné et aperçoit le trophée.*

URIAH. — Goliath ?

DAVID. — Goliath, moins Goliath.

URIAH, *allant au trophée.* — Son glaive... Et ce casque a roulé comme une montagne !

DAVID, *debout.* — Reviens, Uriah ! *(Uriah va à David.)* Goliath n'était qu'une immense brute. Crois-tu vraiment que Dieu m'a donné la couronne d'Israël parce que j'ai abattu cette masse mugissante ?

URIAH. — Je crois au contraire, Seigneur, que Dieu vous a donné d'abattre Goliath pour vous élever sur sa dépouille au trône d'Israël.

DAVID. — Tu es sage, pour ton peu d'années.

URIAH. — Qui se donne David pour modèle est déjà à moitié chemin d'être sage.

DAVID. — Qui se donne David pour modèle ne fera jamais tout le chemin... N'as-tu pas entendu raconter que je suis porté au plaisir et aux femmes ?

URIAH. — Avec David le vin fleurit en psaumes. Et l'Eternel ne défend à l'homme aucune femme, sauf celles de son prochain ou de son propre sang. Comment résisteriez-vous à celles qui vous sont permises lorsque de tous pays on vous mène les plus belles !

DAVID. — Tu dis vrai. *(S'engageant avec prudence :)* Ainsi, juste avant que tu arrives, j'avais près de moi une petite captive du Nord, de très loin du Nord... Elle me racontait une étrange histoire, une guerre de dix ans entre tribus barbares. Pour la femme d'un de leurs chefs qui s'était enfuie avec le fils d'un autre chef venu en ambassade.

URIAH. — Il convient aux idolâtres de vivre comme des chiens.

DAVID. — Le chef outragé en a assemblé je ne sais combien d'autres. Ils sont allés mettre le siège devant la ville du ravisseur. Tout a fini par une histoire de cheval de bois à laquelle je n'ai rien compris, sinon que leurs faux dieux avaient pris parti et que la ville a été prise...

URIAH. — Il y a des crimes si abominables que même les faux dieux prennent le vrai parti... De quelle fin le coupable a-t-il péri ?

DAVID. — Cette captive assure qu'on ne l'a retrouvé ni parmi les vivants, ni parmi les morts.

URIAH. — Je l'eusse retrouvé, moi ! *(Avec dégoût :)* Et elle, la femme, l'adultère ? L'ont-ils tenaillée, lapidée, brûlée vive ?

DAVID. — Ils l'ont rendue à son maître. *(Lentement, ne quittant pas Uriah des yeux :)* Et il lui a pardonné.

URIAH, *incrédule.* — Pardonné ?... Non, Seigneur !

DAVID. — Un homme outragé ne pardonne pas sans raison... Peut-être que la femme n'avait péché que trahie par ses forces, séduite sans défense. En un tel cas, de quel crime la punir ?

URIAH. — J'aurais puni d'abord, nommé le crime ensuite.

DAVID. — De quel nom ?

URIAH. — De son vrai nom ! Du nom de trahison ! Qui peut se vanter de garder une femme si elle ne se garde la première ? *(Frappé d'une idée :)* Seigneur ? Cette histoire, cette femme, ce chef... C'était pour mesurer mon respect de nos lois ?

DAVID. — Peut-être.

URIAH, *heureux.* — Et j'ai répondu selon votre cœur ?

DAVID. — Selon Moïse et Abraham... *(Une pause, courte, mais lourde, puis :)* Il se fait tard. Rentre chez toi, Uriah... Je te verrai demain.

URIAH. — Demain ?... Et vous ferez savoir à Joab que nul sauf moi ne doit entrer dans Rabah le premier ?

DAVID. — C'est la faveur que tu as choisie, je te l'ai accordée.

URIAH. — Merci, Seigneur !

DAVID. — Dis à l'officier de garde de m'envoyer Ghazil. Il ne doit pas être loin.

URIAH. — Oui, Seigneur.

*Il se dirige vers les marches.*

DAVID, *le suivant des yeux.* — Sais-tu que tu as là une superbe cuirasse ?

URIAH, *rayonnant.* — Merci ! *(Il a descendu une marche, s'arrête, se retourne, puis, bravement :)* Superbe, mais on me l'a prêtée.

*Il descend les marches, disparaît. David retourne lentement à son fauteuil, s'y réinstalle pesamment. Ghazil apparaît.*

DAVID. — Qu'on envoie chez Uriah des vins, des venaisons, des fruits.

GHAZIL. — Bien, Seigneur.

DAVID. — Attends... *(Pensivement, lentement :)* Il partira demain... Tu partiras avec lui. Et tu verras Joab... Tu le verras sans lui.

GHAZIL. — Bien, Seigneur.

DAVID. — Tu diras à Joab que je veux qu'Uriah soit le premier à entrer dans Rabah. *(Menaçant, appuyant sur chaque mot :)* Mais que, si de sa tête il tombe un seul cheveu... Joab m'en répond par sa vie... A lui de tout prévoir, et peut m'importe combien d'autres vies il en pourra coûter. *(Le renvoyant d'un geste :)* va...

GHAZIL, *ayant salué.* — Je reviendrai savoir si vous avez besoin de moi.

DAVID, *avec un sourire heureux qui n'est pas pour Ghazil.* — De toi ?... *(Il secoue la tête négativement.)* Non, je n'ai pas besoin de toi.

RIDEAU

## DEUXIÈME TABLEAU

*La terrasse des chambres, le lendemain matin, deux heures après le lever du soleil. Au lever du rideau, David est dans le même fauteuil qu'au premier tableau. Il dort profondément. Hanoufati se tient droite, immobile, derrière le fauteuil, veillant depuis des heures sur le sommeil de son maître. Elle tient au-dessus de David un écran à long manche, qui abrite du soleil le visage royal. On entend au loin une sonnerie de trompettes, puis la même sonnerie, beaucoup plus proche. Au bruit de la sonnerie plus proche, David tressaille dans son sommeil et s'éveille. Hanoufati pose l'écran*

*contre le mur et va manœuvrer la poulie qui descend le velum.*

DAVID. — Déjà le jour ? *(Hanoufati fait signe que oui.)* Et j'ai dormi toute la nuit, dans ce fauteuil ?

HANOUFATI. — Tu t'es réveillé trois fois... Tu t'es baigné trois fois... Chaque fois, tu es revenu, et tu t'es rendormi... Veux-tu boire ? Manger ?

DAVID. — Non... Quand j'aurai prié.

HANOUFATI. — Tu as prié toute la nuit.

DAVID, *inquiet.* — En dormant ? J'ai parlé ?... Qu'ai-je dit ?

HANOUFATI. — Ça ne t'apprendrait rien.

*David se lève, gagne le bord de la terrasse, regarde au loin.*

DAVID. — Le matin ! Les hommes affairés dans les rues, les femmes sur leurs terrasses... *(Tourné vers la maison de Baschibah :)* Sur une seule maison la nuit semble s'éterniser. Sa terrasse est déserte, et son rideau fermé.

HANOUFATI. — J'entends venir l'officier de ta garde. Redresse tes épaules et fais-lui voir un roi.

*Agreb paraît sur le seuil des marches. Il salue David militairement, se tient immobile, attendant.*

DAVID. — C'est toi qui relèves la garde ?

*Hanoufati disparaît dans l'intérieur des chambres.*

AGREB. — C'est moi, Seigneur. Vos ordres ?

DAVID. — Aucun.

AGREB. — Quelles audiences, Seigneur ?

DAVID. — Ghazil te les fera savoir... Fais-le chercher.

AGREB. — Ghazil est là. *(Un temps, puis :)* La reine Micale vous salue, Seigneur, et demande à vous voir.

DAVID, *incrédule.* — La reine Micale, déjà levée ? Tu rêves.

AGREB. — Elle est prête à attendre.

DAVID. — Non ! Qu'elle vienne, et surtout sans attendre. *(Agreb salue et descend les marches rapidement. David, resté seul, va vers le luth, le prend dans ses mains. Les yeux perdus vers la terrasse lointaine, il tire du luth deux accords espacés, l'un profond, l'autre plus élevé, les deux en mineur, comme un double et triste appel... Il a reposé le luth quand la reine Micale paraît au haut des marches. Elle est vêtue de laine fine, unie et blanche, sans ornements. Un bandeau de soie d'or tressée retient ses cheveux. David, froidement :)* Salem, Micale... J'ai joie à vous voir.

MICALE. — Modérez cette joie. Je viens me plaindre à vous.

DAVID. — De qui ?

MICALE. — De vous d'abord, David, qui avez relégué mes appartements aux confins du palais, entre les abreuvoirs et un poste de garde !

DAVID. — Les abreuvoirs vous donnent de la fraîcheur, et le voisinage d'un poste de la garde fait respecter votre repos.

MICALE. — Je demande une punition d'autant plus exemplaire pour les gardes de service de cette nuit ! Plus exemplaire encore pour celui qui les a changés en une bande de braillards et d'énergumènes jusqu'aux petites heures de l'aube, quand je me suis enfin résignée à sortir de mon lit et à chasser ce possédé moi-même.

DAVID. — C'est une affaire pour Ghazil. Avez-vous quelque idée de qui était cet homme ? Un caravanier ? Un valet d'écurie ?

MICALE. — Un officier ? Pas de la garde, Dieu merci !... Un de ces chenapans de l'armée de Rabah, comme il en traîne dans le palais à chaque convoi. Je l'ai interrogé. Il est arrivé hier et repart aujourd'hui... Il s'appelle Uriah.

DAVID, *stupéfait, mais dissimulant sa surprise.* — ... Uriah ?

MICALE. — S'il ne m'a pas donné le nom de son cheval ou du rabbin de son village.

DAVID. — Non. Je sais qui il est. *(La questionnant intensément :)* Ce bruit, ce tapage où il serait mêlé, quand a-t-il commencé ?

MICALE. — Il faisait déjà nuit, mais pas depuis longtemps. Je venais à peine de me coucher et de renvoyer mes servantes ...Et c'est bien lui qui a commencé, en hélant juste sous ma terrasse les hommes du corps de garde.

DAVID. — Il cherchait son chemin hors du palais.

MICALE. — Son chemin ? Il n'avait probablement nulle part à aller, ni trois shekels dans sa bourse pour se payer un lit dans une auberge... Je l'ai entendu distinctement demander à ces hommes s'ils avaient une place pour lui dans leur baraque, quand ce ne serait que la paillasse d'une sentinelle... *(Méprisante :)* Un officier, à des soldats !

DAVID. — Et, naturellement, ils l'ont accueilli à bras ouverts ?

MICALE. — Mais sans tapage, en garçons bien élevés... C'est ensuite. Peu à peu.

DAVID. — Peu à peu quoi ?

MICALE. — Le chahut, le vacarme. Cet Uriah, seul d'abord. Puis tous ! Il les faisait chanter ! Tout y a passé ! Marches, hymnes, fanfares ! Et les nouvelles, ou les oubliées, il les leur apprenait !... Une surtout !... Ah ! celle-là, ils la connaissent maintenant ! Moi aussi !

DAVID. — Quelle est-elle ?

MICALE. — Ce n'est pas une berceuse, je vous le jure ! Ni une nouveauté ! On chantait ça avant que je sois née

DAVID. — Laquelle ?

MICALE, *chantant rageusement.* — « Saül, Saül en a tué mille ! Mais David, ah David ! en a tué dix mille !... » Et des coups de cuiller dans les gamelles, et des coups de talon dans les boucliers !

DAVID, *une pause, puis pensif.* — Et vous dites que cela a duré de la nuit tombée à...

MICALE. — Jusqu'à ce que je me lève et paraisse et lui ordonne de décamper.

DAVID. — Il faisait encore nuit ?

MICALE. — Encore, oui. Mais les étoiles pâlissaient déjà.

DAVID, *rassuré.* — Elles pâlissaient bien avant l'aube. Vers où est-il parti ?... Vers Gethsémani ?

MICALE, *hautaine.* — Je ne l'ai pas suivi.

DAVID. — J'aviserai, Micale. Votre sommeil ne

sera plus troublé. *(On entend l'officier de garde, sur la terrasse inférieure, frapper deux fois une plaque de bronze avec sa lance et annoncer : « Le grand prêtre ! » David, doucement :)* Laissez-moi, maintenant. *(Et comme Nathan paraît, gravissant les marches :)* Salem, Nathan.

NATHAN. — Salem, Seigneur. *(A Micale :)* Salem, reine.

MICALE, *gagnant les marches.* — Salem, Nathan, et au revoir... David ! Le fou de cette nuit, ne le fais pas punir. J'avais peut-être seulement envie de commencer ma journée en te voyant.

*Elle sourit à David et disparaît vers la terrasse inférieure.*

NATHAN. — Un fou, cette nuit ?

DAVID. — Rien... Un peu de bruit, bien innocent, sous une terrasse. Laissons cela. *(Avec force :)* Nathan, je veux que le temple s'achève. M'y donner tout entier. Ne plus penser qu'au temple, à rien d'autre.

NATHAN. — Loué soit l'Eternel !

DAVID. — Je verrai sous mes yeux aujourd'hui même les fondations déblayées. *(Joyeusement :)* David s'est réveillé, Nathan ! Tu es heureux ? Tu me crois ?

NATHAN, *heureux.* — Aujourd'hui, oui, Seigneur... Je croirai aujourd'hui toute bonne nouvelle. Mon jour a commencé heureusement.

DAVID. — Un rêve encore ?

NATHAN. — Non. Pas un rêve, pas même un présage. Tout de même un sujet de joie et d'émerveillement.

DAVID. — Parle.

NATHAN. — Vous le savez, Seigneur, je me lève avant l'aube. A cette heure de la nuit, les lévites qui gardent l'arche d'Israël sont portés au sommeil. Ma visite les tient dans une crainte salutaire... Ce matin donc — le ciel pâlissait à peine — je soulevai la portière du Tabernacle. Mes lévites éveillés faisaient cercle autour d'un inconnu, prosterné devant l'arche dans une extase de prière... Non un de ces pèlerins douteux, mendiants et crasseux ! Mais un adolescent, beau comme un archange ! Un officier...

DAVID. — Continue.

NATHAN. — Il n'y a guère à continuer. Je l'ai interrogé sur sa foi, sur nos saintes Ecritures. Il m'a répondu à rendre les lévites jaloux, mais pas en vieille femme ! D'une voix virile et précise comme s'il résumait un manuel de guerre.

DAVID. — Et tu as parlé avec ce jeune homme, longtemps ?

NATHAN. — Il y a peut-être une heure que je l'ai quitté. J'ai presque pensé vous l'amener, mais je me suis ravisé. Vous lui ferez plus d'honneur en l'appelant vous-même... Il s'appelle Uriah.

DAVID, *l'interrompant.* — Où se dirigeait-il en te quittant ?

NATHAN. — Chez lui.

DAVID, *soulagé.* — En es-tu sûr ?

NATHAN. — Il me l'a dit.

DAVID. — Laissons cela ! *(Avec ardeur :)* Le temple, Nathan ! Je ne veux plus penser qu'au temple. Les plans, les projets, l'inventaire des bois et des métaux, où sont-ils ?

NATHAN. — Chez moi... Un mot à l'officier de jour, qu'il aille les chercher, on les lui remettra.

DAVID. — Appelle-le ! *(Sur un mouvement de Nathan :)* Il faut aussi lui donner l'ordre de réunir pour midi trois équipes de déblayeurs, de charroyeurs, et de... *(Hanoufati est apparue comme une ombre sur le seuil des chambres. Nathan, qui lui tourne le dos, ne la voit pas, mais David l'aperçoit. Elle lui fait un signe et disparaît de nouveau dans les chambres. Une angoisse paraît dans les yeux de David. Mais il se ressaisit aussitôt et dit calmement à Nathan :)* Non. Mieux vaut aller toi-même chercher ces plans, commander ces équipes... Toi seul n'oublieras rien, on t'obéira mieux. Va, cher Nathan, prends tout le temps qu'il faut.

NATHAN, *se dirigeant vers la terrasse.* — Avant une heure, je serai revenu.

DAVID. — Dis en passant à l'officier de jour que je ne veux personne ici avant ton retour. *(Expliquant :)* Je veux réfléchir, prévoir, organiser.

NATHAN, *heureux.* — Enfin, je reconnais David !

*Il descend les marches, disparaît. David se tourne vers les chambres, frappe dans ses mains. La draperie s'écarte, retenue par Hanoufati et Baschibah entre. Elle est drapée des chevilles aux épaules dans une cape de berger, couleur de terre. Hanoufati se retire.*

DAVID. — Baschibah ?

BASCHIBAH, *sans voix.* — David ! Uriah sait !

DAVID, *bouleversé.* — Et tu es ici ?

BASCHIBAH. — J'ai quitté la maison derrière lui... Cachée, voilée, courant.

DAVID. — Qui le lui a dit ? Où est-il ? Que sait-il ?

BASCHIBAH. — Il ne m'en a rien dit. Mais, par deux fois, il est venu. Hier soir, en arrivant du camp, et ce matin, presque à l'instant... Et, chaque fois, il m'a ouvert les bras... Mais avant que ma tête ait touché son épaule, le sourire s'est éteint sur son visage, son regard s'est durci, ses bras sont retombés, ses yeux se sont détournés de moi. Hier, il m'a dit seulement : « Me voici, Baschibah ! » Mais, avant que j'aie ouvert la bouche, il s'enfuyait déjà !

DAVID. — Hier soir, il se savait attendu par moi... Mais ce matin ?

BASCHIBAH. — Ce matin ? Comme pour m'ôter mes derniers doutes, ses bras se sont tendus vers moi... mais plus vite encore sont retombés comme si je lui faisais horreur ! *(Sa voix se brise.)* Si c'était tout, David ! Mais il a soupiré, et puis s'est écrié : « Loué soit l'Eternel qui m'a aidé à passer ma nuit loin de toi ! » Alors, il m'a souri si tranquillement que des paroles de menaces m'eussent moins effrayée. Il est parti. Vers le palais. Et j'ai couru à vous.

DAVID, *pensif.* — Je l'ai vu hier soir... Il n'y avait dans son cœur ni soupçon, ni colère.

BASCHIBAH. — Que pouvait-il devant son roi, sinon dissimuler ?

DAVID. — Uriah ? Dissimuler ? Tu ne sais plus ce que tu dis.

BASCHIBAH. — Le plus brave, le plus loyal dissi-

mule par amour, lorsque dissimuler, c'est pardonner.

DAVID. — Peut-il me pardonner sans te pardonner, toi ?

BASCHIBAH. — Si tu avais tué son père, il te pardonnerait !

DAVID. — Tout pardon laisse une cicatrice de joie ou de tristesse. J'aurais senti hier soir, dans sa voix, dans ses regards, l'effort qu'il se faisait.

BASCHIBAH. — Depuis deux mois j'ai disparu de ma maison. Ma servante n'y est jamais revenue. Qu'il ait rencontré quelque voisin à nous en allant et venant... *(Elle frissonne.)* Je comprends tout maintenant ! Il me soupçonne moi sans vous soupçonner vous !

DAVID *pense, puis, très doucement.* — Retourne d'où tu viens, Baschibah. Uriah va venir, j'en saurai davantage.

BASCHIBAH. — Comment oserez-vous l'interroger !

DAVID. — Sans l'interroger, j'étudierai de près ses regards, son visage, son calme ou son agitation... S'il t'accuse, je m'accuserai moi, moi seul, et te disculperai. Qu'il sache peu ou beaucoup, je lui dirai le reste... A lui de me juger. *(Il va s'asseoir dans son fauteuil, couvre ses yeux de sa main, tandis que Baschibah demeure immobile et silencieuse. Puis, sans relever la tête, presque sans voix :)* Baschibah ! Tu l'a revu. Et tu me vois... Peut-on aimer David sans préférer Uriah ?

BASCHIBAH. — Peut-on aimer David et préférer Uriah ? *(Elle gagne la porte, soulève la draperie. Tendrement, tristement :)* Soyez rassuré. Vous ne tenez pas dans mon cœur moins de place qu'il n'en tient dans le vôtre...

*Déjà entrée dans les chambres, elle en laisse retomber la draperie, et David est seul. Il se lève, va vers les marches, frappe dans ses mains. Presque aussitôt Agreb paraît.*

AGREB. — Seigneur ?

DAVID. — Nathan t'a-t-il donné mon ordre ? De n'admettre personne ici que lui ?

AGREB. — Oui, Seigneur, et j'y veille.

DAVID. — Un officier de Joab se présentera. Uriah est son nom. L'ordre n'est pas pour lui.

AGREB. — Il vient de se présenter.

DAVID. — Et il est reparti ?

AGREB. — Non. Je le questionnais sur l'armée, sur Rabah.

DAVID. — Retiens-le. *(Avec un effort sur lui-même :)* Non ! Qu'il vienne.

AGREB. — Bien, Seigneur.

*Agreb redescend les marches.*

DAVID. — Entre Tes mains, ô Dieu ! je remets toutes choses !

*On entend les pas d'Uriah sur les marches. David se retourne vers lui avec sérénité.*

URIAH. — Seigneur, je viens vous saluer avant de repartir !

DAVID, *doucement.* — Tant de hâte ?

URIAH. — A tout moment Rabah peut être prise, ou se rendre !

DAVID. — Rabah ne songe pas à se rendre, et Joab a mes ordres de ne pas attaquer avant les pluies.

URIAH. — L'Eternel fait la pluie et Il est las de Rabah. *(Ferme :)* Je dois partir ! Rester dans Jérusalem me peuple d'images que je veux éloigner. Je ne peux m'y attarder et répondre de moi.

DAVID, *le regardant.* — Que veux-tu dire ? De quelles images parles-tu ?... *(Lentement et l'observant de plus près encore :)* Est-ce la mienne que tu veux éloigner ?

URIAH. — Ah ! Seigneur ! Jusqu'à hier je la croyais surtout sévère et redoutable, et je l'aimais déjà. Que dire de celle que j'emporte !

*Le visage de David se rassérène, mais il veut en savoir plus.*

DAVID. — Mais ces autres images, qu'il te faut fuir pour répondre de toi ?

URIAH. — Si vous m'aimez, ne me faites pas les évoquer. Depuis hier, j'essaye en vain de les chasser !

DAVID, *de plus en plus pressant.* — Quel que soit ton secret, crois-tu me l'avoir bien caché ? Crois-tu que ce palais, que tout Jérusalem ne sont pas sous mes yeux, à mes oreilles, jour et nuit ?

URIAH. — Ai-je fait quoi que ce soit que vous me reprochiez ?

DAVID. — Rien que je te reproche, mais rien que je m'explique... Après six mois de camp, après deux jours de chevauchée, un jeune homme n'a-t-il rien d'autre à faire, rien de mieux à souhaiter que de passer la nuit dans un corps de garde, à chanter des refrains de marche ? Et quand il doit enfin s'en éloigner, quand il n'a pas dormi, est-ce explicable aussi — s'il a sa propre maison, son lit où se reposer — qu'il aille se mêler aux lévites de l'Arche jusque longtemps après que le jour soit levé ?... Que dis-tu ?

URIAH, *hésite, puis d'une voix trop assurée.* — Lorsque l'Arche d'Israël repose sous une tente, lorsque Joab mon chef repose sous une tente, il me faudrait à moi une maison ?

DAVID. — Quelle réponse est-ce là ? Ou te crois-tu encore avec le grand prêtre ? Un toit, des murs, un lit, sont-ce là des images que l'on se tue à repousser, des images à fuir pour répondre de soi ?

URIAH, *vaincu.* — Puisqu'il faut tout vous dire, ce n'est pas ma maison que j'ai fui pour répondre de moi, ni l'image de ses murs que j'ai combattue toute la nuit... C'est l'image de celle qui l'habite, ma femme, Baschibah.

*Une pause. Les yeux de David se ferment. Il a entendu ce qu'il craignait d'entendre.*

DAVID. — Tu l'accuses ? De quoi ?

URIAH, *avec exaltation.* — Uniquement, Seigneur, d'être entre toutes la plus belle, la plus chaste, la plus noble des femmes d'Israël ! Avant de l'accuser de rien d'autre, j'accuserais Joab de lâcheté, Nathan d'impiété !

DAVID. — Etaient-ce là des raisons pour la fuir ?

URIAH. — Je ne l'ai pas assez fuie ! Je l'ai vue par deux fois. Si je ne pars, je courrai vers elle de nouveau. Chaque fois pour la blesser dans son amour et dans sa fierté !

DAVID. — Qu'as-tu donc fait, toi-même ?

URIAH. — Quelque chose qui lui prouverait que vous, Seigneur, pas elle, venez d'abord dans mes pensées, que, dans mon cœur, j'ai préféré vos louanges à ses caresses ! *(Très simplement :)* Avant de quitter le camp, j'ai fait un vœu à l'Eternel, dont Joab m'est témoin. De rester chaste jusqu'à ce que Rabah soit prise, pour qu'en échange l'Eternel m'accorde d'en forcer le premier les portes et que vous m'en aimiez davantage... Dieu a béni Joseph et Jacob qui firent un tel vœu.

DAVID. — Tu m'as dit hier ton désir d'entrer le premier dans Rabah. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé aussi de ce serment ?

URIAH. — Parle-t-on d'un serment avant de l'avoir tenu ? *(Gaîment :)* Rabah prise, je m'en confesserai à Baschibah. Elle me pardonnera plus vite mon vœu quand je n'aurai plus à le tenir.

DAVID, *rassuré sur le passé, mais le cœur encore lourd quant à l'avenir.* — Trois mois, Uriah, peut-être quatre, avant que Rabah tombe. Y as-tu pensé?

URIAH, *heureux.* — Renvoyez-moi au camp, Seigneur. Gardez-moi loin de Baschibah, et je réponds de moi.

DAVID. — Que t'importe Rabah ?... Tu prendrais d'autres villes, et je t'aime trop déjà pour t'en aimer davantage.

URIAH. — Mais, si je me parjurais, vous-même détourneriez votre face de moi ? Que je périsse avant !

DAVID. — Périssent avant toi mes propres fils !

URIAH, *incrédule, ébloui.* — Vos fils !

DAVID, *lourdement, revenant à ses pensées.* — Allons, va maintenant...

URIAH. — Tout de suite, Seigneur !

DAVID. — Mais ne t'éloigne pas. Je te verrai avant que tu partes.

URIAH, *inquiet.* — Bientôt, Seigneur ?

DAVID, *sans projets, gagnant du temps.* — Plus tard, Uriah. Plus tard dans la journée...

URIAH, *décontenancé.* — Seigneur, j'ai trop parlé de moi, et je vous ai déplu ?

DAVID. — N'aie jamais cette crainte... J'aurai sans doute à te confier des plis pour Joab, pour l'armée... Dans la soirée, je les aurai dictés. Tu partageras mon dîner avant de repartir.

URIAH, *inquiet.* — Mes manières sont rudes. J'amuserai vos autres invités.

DAVID. — Quels invités ? Nous serons seuls... Cela te console-t-il de tarder quelques heures ?

URIAH, *heureux de nouveau.* — Ah ! mille fois, Seigneur ! *(Sa joie est obscurcie par la crainte d'être de nouveau tenté de courir à Baschibah.)* Puis-je attendre vos ordres sans sortir du palais ?

DAVID. — A ta guise. Je dirai à Ghazil de s'occuper de toi. Il te fera visiter les détours du palais, le Trésor, les trophées, les... *(Il s'interrompt.)* Non. Le trône, la couronne, le sceptre d'Israël, je veux te les montrer moi-même... que tu les voies de près et les regardes bien... Va, maintenant.

URIAH. — Oui, Seigneur !

*Il descend les marches de la terrasse, disparaît. David seul pense un moment, puis frappe dans ses mains. Hanoufati paraît.*

DAVID. — Baschibah ? *(Hanoufati indique d'un geste qu'elle s'en est allée.)* Va lui dire que rien encore n'est perdu, et qu'il n'est pas parti. *(En bas, sur la terrasse de garde, le coup de gong qui annonce un visiteur.)* Va, et ne sois pas vue.

*Hanoufati se retire. Nathan paraît, montant les marches. Il est suivi d'un jeune lévite qui porte deux ou trois rouleaux de papyrus et le plan du temple, gravé sur une table d'argile. Silencieusement, sur les indications de Nathan, le lévite dépose les papyrus et la table sur le rebord de la terrasse, salue David et s'en va.*

NATHAN, *heureux.* — Hogab rassemble les équipes... Des patrouilles de la garde mettent la main à travers la ville sur les fainéants et les vauriens, leur distribuent des bêches et des pioches.

DAVID, *ses pensées ailleurs.* — C'est bien. *(Il va s'asseoir dans son fauteuil.)* Pour un moment, laissons cela.

NATHAN, *sévère.* — Déjà, Seigneur ?

DAVID. — J'ai dit pour un moment. Mais d'abord, réponds-moi... *(Lentement, cherchant ses mots :)* J'ai rêvé, cette nuit... J'ai rêvé que j'étais un fermier, et j'avais pour voisin un jeune garçon aimé de Dieu. Or ma fille l'aimait en secret et allait mourir si elle ne l'épousait sans délai. Mais il avait fait, lui, vœu devant l'Eternel de ne connaître aucune femme avant l'automne, afin que l'Eternel, en récompense, fasse croître dix mesures de blé dans son champ et naître dix agneaux de ses brebis... Si je demandais à ce jeune homme de trahir son vœu, il me repousserait avec horreur. Mais, pour sauver ma fille, j'étais prêt à lui donner sans attendre cent mesures de blé et cent agneaux de mes brebis... Si j'étais ce fermier et que je fusse venu te consulter, que m'aurais-tu répondu ?

NATHAN. — Que c'était votre songe, et non le mien.

DAVID. — Dans mon rêve, je ne demandais pas à ce garçon de trahir son serment, car il m'eût méprisé. Mais je le recevais dans ma maison, je l'invitais à ma table, et je l'enivrais. Et, quand sa raison eut sombré dans l'ivresse, je l'envoyais à ma fille afin qu'il la connût et qu'elle vive... Et que l'Eternel, loin de châtier ce jeune homme, le pardonnât comme il a pardonné à Loth et à Noé, dans leur ivresse. *(Un silence, puis :)* Que dis-tu ?

NATHAN. — Je dis : heureux qui rêve avec sagesse, mais plus heureux qui dort sans rêves.

## TROISIÈME TABLEAU

*La terrasse des chambres, le lendemain matin. Il est environ 10 heures; le soleil est plus haut, le jour est plus cru qu'au tableau précédent. Et le velum de la terrasse descend plus bas. Ghazil est assis de côté sur le rebord de la terrasse, les yeux fixés au loin, sur la maison de Baschibah. Tout est silence et immobilité. Agreb, l'officier de garde, apparaît, venant de la terrasse inférieure, évitant de faire du bruit. Ghazil sent sa présence, se retourne.*

GHAZIL, *à demi-voix.* — Que veux-tu ?

AGREB, *de même.* — Le mot et le contre-mot pour les sentinelles.

GHAZIL. — David repose encore... *(Il pense une seconde, puis :)* « Neige » et « Rosée », ça leur fera la bouche fraîche.

AGREB. — Il fait encore plus étouffant qu'hier... Et le capitaine des barques dit que nous en avons pour deux mois avant qu'il tombe si peu qu'une ondée. Les poissons, au sortir de l'eau, sont tièdes comme des cailles.

GHAZIL. — Seule la peau des femmes reste fraîche en été.

AGREB, *baissant la voix.* — Yéhuda, en me passant la garde, m'a dit que David a dîné hier soir seul avec un bas officier de l'armée de Rabah, que Yéhuda ne connaissait même pas de vue, encore moins de nom... C'est déjà roide, mais il y a mieux encore. Bien avant la fin du repas, l'homme était ivre et chantait à tue-tête. Yéhuda s'attendait à tout moment à ce que le roi appelle la garde pour jeter le malotru par-dessus la terrasse. Croirez-vous qu'au milieu de la nuit David — David lui-même ! — est descendu jusqu'à notre poste, soutenant par le bras son brillant invité, et a donné l'ordre à Yéhuda de le faire escorter jusque chez lui !

GHAZIL, *glacial.* — Le roi a-t-il aussi donné l'ordre à Yéhuda de raconter cette histoire à tous venants ?

AGREB, *rebiffé.* — Mon éminent ami a-t-il oublié dans les honneurs que c'est l'humble devoir d'un chef de poste de signaler à l'officier de jour les événements insolites de sa garde ? *(Un petit ricanement.)* Si j'étais le jaloux et prudent Ghazil, c'est une histoire que j'écouterais des deux oreilles.

GHAZIL. — Je ne me souviens pas t'avoir fait taire avant qu'elle soit finie.

AGREB. — Je vois sur ce divan un parchemin qui pourrait bien être le brevet d'un nouvel aide de camp, en remplacement du très noble Ghazil... *(Il s'est rapproché du divan en parlant, et, sans oser toucher au papyrus, se penche sur lui cependant et lit, juste assez haut pour que Ghazil puisse l'entendre :)* « Oh ! Tout-Puissant, épargne-moi ! — Le jour m'est triste et la nuit m'est amère ! — Être moi me fait horreur ! »

GHAZIL, *sévère.* — Tu prendras les arrêts de rigueur quatre jours pour avoir lu un texte royal sans autorisation.

AGREB. — Sans autorisation ? Que ne m'arrêtiez-vous ?

GHAZIL. — Mais je t'ai arrêté aussitôt sûr que tu n'irais pas colporter des histoires de brevets qui pourraient me déplaire. *(Hanoufati soulève la portière des chambres. Agreb la salue profondément, Ghazil plus casuellement.)* Le roi ? *(Hanoufati fait signe que oui, puis regarde Agreb dont visiblement elle désapprouve la présence.)* Retourne à ton poste, Agreb. *(Hanoufati se retire. Pour un instant Ghazil reprend sa surveillance immobile de l'horizon. David paraît sur le seuil des chambres. Son visage est sombre et tiré.)* Salem, Seigneur.

DAVID. — Salem, Ghazil. *(Il va à son fauteuil, s'y assied lourdement.)* Eh bien ?

GHAZIL. — J'étais ici à l'aube, et j'ai veillé.

DAVID. — Qu'as-tu vu ?

GHAZIL. — Rien, Seigneur, ni personne... La porte est fermée, le rideau n'a pas bougé, la terrasse est encore déserte. *(Sur la terrasse inférieure, le gong résonne et interrompt Ghazil. Au son du gong, Ghazil a gagné l'accès de la terrasse; regarde qui vient et se tourne vers David :)* Le grand prêtre, Seigneur.

DAVID, *se levant.* — Je lui ai promis d'aller avec lui ce matin jusqu'aux chantiers du temple. Continue à veiller. Avant une heure, je serai revenu. *(Nathan apparaît. Son expression est sereine, mais cependant fermée.)* Salem, Nathan.

NATHAN, *avec une gravité voilée.* — Salem, David. *(A Ghazil :)* Éloigne-toi. Le roi te rappellera.

*Ghazil hésite, regarde David.*

DAVID. — Obéis. Tiens-toi auprès d'Agreb. *(Ghazil descend les marches vers la terrasse inférieure.)* Qu'y a-t-il, Nathan... Qu'a-t-il fait ?

NATHAN. — Ghazil ? Rien que je sache. Je voulais vous parler seul à seul.

DAVID, *surpris.* — Ici ?... N'allons-nous pas visiter les travaux du temple ?

NATHAN. — Si peu du temple qu'il existe à présent, ce peu ne doit pas être profané.

DAVID. — Profané ?... Par Ghazil ?

NATHAN. — Ghazil ne vous y suivait pas.

DAVID. — Alors, par moi ?

NATHAN. — Dieu seul lit dans les cœurs. *(Le regardant en face :)* Allons, si vous êtes sûr du vôtre.

DAVID. — Vous m'accusez ? De quoi ?

NATHAN. — De rien, si vous non plus.

DAVID. — Je m'accuse de mille offenses.

NATHAN. — Mais pas de mille et une ? *(Et comme David se tait :)* Ici même, à David, je répondais hier : « Heureux qui rêve avec sagesse, mais plus heureux qui dort sans rêves. »

DAVID, *méfiant.* — Eh bien ?

NATHAN. — Un jeune homme, cette nuit, au milieu de la nuit, est venu frapper à la porte de

ma maison. Il vous quittait, David. Il était ivre, un de vos gardes l'escortait. Je l'ai reconnu, j'ai renvoyé le garde et l'ai fait entrer chez lui... Ce qu'il m'a raconté ressemblait à votre songe... Lui aussi avait fait vœu d'être chaste, non pour dix mesures de blé, ni pour dix agneaux, mais pour toute une ville à soumettre à son roi... Si cher au Seigneur est cet homme que, jusque dans les fumées du vin, la ferveur de son vœu ne s'était pas éteinte, et c'est chez moi qu'il a fini la nuit.

DAVID. — Où est-il maintenant ?

NATHAN. — Il s'est réveillé sobre, et, quand je l'ai quitté, il se préparait à venir recevoir vos ordres. *(Nathan se tait. David, en silence, va lourdement s'asseoir dans son fauteuil. Nathan, doucement :)* Dans votre rêve, vous cherchiez à sauver votre fille qui se mourait d'amour. Or quelle de vos filles pourrait jamais avoir vu ce jeune homme ?... Et, si j'ai bien écouté votre songe, vous sembliez n'y pas savoir que le jeune homme au serment importun possédait déjà une femme. *(Un autre silence, plus long. David s'enfonce plus lourdement dans son fauteuil, et son regard fuit celui de Nathan.)* Irons-nous au temple, maintenant ?

DAVID. — Un autre jour, prochain... Allez sans moi. *(Nathan s'incline légèrement et s'éloigne vers la terrasse inférieure. David, seul, se lève.)* L'Eternel parle par ses prêtres, mais agit par ses rois et ses voies sont obscures ! *(Ghazil réapparaît, soucieux, n'osant interroger. Il va vers le rebord de la terrasse, pour y reprendre sa surveillance.)* Inutile, Ghazil... Il n'y est pas... Il n'ira pas... Même l'ivresse ne l'y a pas mené. C'est chez Nathan qu'il a dormi, Nathan le quitte à peine... Et Nathan, par ma faute, a deviné beaucoup, trop, sinon tout.

GHAZIL. — Mais Nathan se taira.

DAVID. — Oui, Nathan se taira. *(Avec décision :)* C'est moi qui dois parler.

GHAZIL. — Parler ? A qui ?

DAVID. — A Uriah.

GHAZIL, *horrifié.* — Seigneur, y pensez-vous ?... Si roi que vous soyez, Baschibah ne l'est pas. Elle sera lapidée, mise à mort ! Si cet homme, Uriah, n'ose — par peur de vous — faire éclater ses cris, il la tuera secrètement... Mais rien ne vous promet qu'il se taira... Et que fera le peuple, alors, et Nathan même ? Et l'armée ?... Au nom du ciel, laissez-le repartir, et vous aviserez !

DAVID. — J'ai avisé, Ghazil, tu vois ce qu'il en reste !

GHAZIL. — Lui parti, Baschibah pourra fuir, se réfugier ici... Je me charge de tout, nul ne saura jamais ce qu'elle est devenue. *(Doucement :)* La maison d'Uriah est écartée. Des feux prennent l'été, inexplicablement... De vagues ossements, une sandale, un bracelet à demi consumés que l'on retrouvera dans les décombres...

DAVID. — Tais-toi, Ghazil ! Mon crime est déjà trop parfait ! Ce n'est pas à Baschibah, ni à moi que je pense... J'ai voulu connaître Uriah. Eh bien, je le connais ! Et je le veux heureux.

GHAZIL. — Il est heureux.

DAVID. — D'un bonheur qui le souille et lui ferait horreur !... *(Décidant :)* Non, je dois tout lui dire, ou je ne l'aime pas.

GHAZIL. — Mais lui vous aime.

DAVID. — Qu'il me haïsse, ou qu'il sache à quel point il lui reste à m'aimer pour ne pas me haïr ! *(Impérieusement :)* Va. Trouve-le. Qu'il vienne. Et que ce soit fini.

*Un silence. Ghazil demeure immobile, puis, soudain, réunit tout son courage.*

GHAZIL. — Seigneur, vous oubliez que je vous aime aussi... Je n'obéirai pas. Appelez Agreb, qu'il aille, lui, chercher cet homme, et faites-moi jeter dans un cachot.

DAVID, *menaçant.* — Un cachot ? Tu te flattes. Hésite, et tu es mort.

GHAZIL, *fièrement.* — Vous me méprisez trop. Qui sert David, s'il n'était brave, le devient. Si je dois mourir, vous m'aurez entendu. Seigneur... Le peuple juif vous aime, vous adore, vous vénère. Mais il voit avec horreur et méfiance venir un jour le règne de votre fils Amnon, ou d'Absalon, l'un et l'autre orgueilleux et cruels. Parlez et Uriah demandera justice. De tous les crimes, l'adultère, le rapt sont au peuple les plus odieux, et, de l'armée, les plus haïs. Nathan, qui vous aime, devra céder à leur colère, vous maudire, et peut-être vous déposer... Demandez-vous, si vous parlez, que devient Israël !

DAVID, *ému, va à Ghazil, pose la main sur son épaule.* — Tu as regagné mon cœur, Ghazil. Je peux te dire enfin ce que je te cachais. *(Lentement, avec force :)* J'ai tout prévu de ce que tu as dit, et j'ai prévu plus loin. Je parlerai cependant à Uriah, mais quand j'aurai parlé, j'élèverai moi-même mon châtiment à la hauteur de mon crime. *(Sa voix tombe.)* J'ai trop régné, Ghazil. Amnon ou Absalon régneraient encore trop s'ils ne régnaient qu'une heure... Avant ce soir, Uriah sera roi d'Israël.

GHAZIL, *un cri.* — Uriah ? Ce gamin, cet inconnu !

DAVID. — Et qu'étais-je moi-même à son âge ?... Ghazil, il est meilleur que moi, je le sais.

GHAZIL. — Meilleur, mais en petit !

DAVID. — Seul, l'Eternel est grand. *(Sans réplique.)* Ghazil, c'est fait. Je veux qu'il règne, et que Baschibah règne et que l'enfant de Baschibah, le mien, règne après eux. Comprends-tu maintenant ma pensée jusqu'au bout ?

GHAZIL. — A présent, oui... Mais ne faites rien en hâte. Attendez encore !

DAVID. — Qu'Uriah reparte ? Et, en se vantant d'avoir gardé son vœu, rende tout impossible ? Je dois parler maintenant, et lui décidera s'il consent à se taire. *(Un silence que, cette fois, Ghazil respecte, puis :)* Va le chercher. Ramène-le et laisse-nous. Mais agis. Fais consigner la garde, doubler les postes. Avertis les Anciens d'Israël de s'assembler. Prépare en secret les ornements royaux. Sous quelque prétexte, fais entourer Amnon et Absalon d'hommes sûrs. Que tout soit prêt avant que rien se sache. Et reviens, le reste me regarde.

GHAZIL. — Mon cœur est lourd, Seigneur.

DAVID. — Mais le mien ne l'est plus.

*Le gong résonne sur la terrasse inférieure. Ghazil va au pied des marches, regarde vers la terrasse inférieure, puis revient à David.*

GHAZIL, *avec désarroi.* — Uriah, Seigneur...

DAVID. — Vois combien l'Eternel a hâte aussi !

GHAZIL. — Mais vous pouvez encore...

DAVID, *l'interrompant.* — Tu as mes ordres. Promets-moi d'obéir !

GHAZIL, *désolé.* — Je le promets, Seigneur.

*Uriah paraît, gravissant les marches. Il est sans armes, mais vêtu pour partir. De son ivresse, il ne reste pas trace. Il rayonne de jeunesse, de grâce et de noblesse innées. Le souvenir de s'être enivré devant son roi donne à son visage une trace d'embarras qui n'est pas sans charme.*

URIAH, *à David.* — Salem, Seigneur.

DAVID. — Salem, ami.

URIAH, *à Ghazil.* — Salem, prince.

GHAZIL. — Salem, Uriah.

DAVID. — Tu as à faire, Ghazil. A plus tard.

*Ghazil regarde David, qui confirme ses ordres par un regard muet. Et Ghazil disparaît vers la terrasse inférieure.*

URIAH, *visiblement soulagé par le départ de Ghazil.* — Merci, Seigneur ! J'avais si peur que vous me fassiez honte devant lui. Moi, Uriah, m'être enivré sous les yeux de mon roi !

DAVID. — Cesse de t'accuser. C'est moi qui t'ai fait boire. Moi qui t'ai voulu ivre. *(Un court silence.)* Uriah... Si tu étais aveugle et, si, pour retrouver la lumière, tu n'avais d'autre choix que d'avoir les paupières tranchées par la lame d'un poignard, que préférerais-tu ?

URIAH. — Y voir.

DAVID. — Même si tes yeux devaient rester deux plaies au travers desquelles tout se déformerait et rougirait de sang ?

URIAH. — Quand même y voir, Seigneur.

DAVID. — Eh bien, Uriah, tes yeux sont cousus, et voici le poignard qui les ouvre : « Ton roi, David, a connu ta femme Baschibah. » *(Uriah pâlit, fait un pas en arrière.)* Attends ! Tu n'y vois pas encore... C'est le froid du poignard, pas sa blessure, que tu viens de sentir... J'ai vu une femme un soir, se baignant nue sur sa terrasse, et je l'ai désirée. J'ai su qu'elle était Baschibah, épouse d'Uriah, l'un de mes officiers. Je me la suis fait amener, et je l'ai connue. Elle a conçu de moi, et, pour que son fruit ne soit pas adultère aux yeux des hommes, ni aux tiens, je t'ai fait venir, je t'ai retenu, et je t'ai fêté. *(Un silence, Uriah est demeuré d'une immobilité de pierre.)*... Maintenant, tu y vois.

*Uriah garde encore le silence un moment. Puis, comme un homme qui revient à la vie, il exhale un long soupir.*

URIAH, *dans un souffle.* — Seigneur, pardonnez-moi, car j'ai failli vous croire.

DAVID. — Mais tu ne me crois pas ?

URIAH, *avec force.* — Non, Seigeur ! *(Un soupir, comme se débarrassant d'un fardeau :)* J'ai presque succombé, et je savais pourtant que vous m'éprouveriez. J'aurai honte longtemps.

DAVID. — Uriah, il faut me croire !

URIAH, *et, comme il parle, un sourire tranquille revient sur ses lèvres.* — Je vous ai cru, Seigneur, pour un moment. Mais Abraham aussi a cru pour un moment que Dieu voulait le sang de son fils Isaac !...

DAVID, *allant jusqu'au bord de la terrasse.* — Regarde... Suis ma main... Je connais ta maison, sa terrasse.

URIAH. — Je vous les ai montrées moi-même cette nuit.

DAVID. — J'enverrai donc chercher quelqu'un que tu croiras !... Ta femme Baschibah !

URIAH. — Je ne suis que son époux et vous êtes son roi. Vous répondez de vos ordres à Dieu seul. Qui leur désobéit brave le Tout-Puissant. Si, dans votre sagesse, vous avez commandé à Baschibah de se parjurer devant moi, je vous réponds d'elle, elle se parjurera.

DAVID. — Et, si je t'*ordonnais,* moi, de me croire ?

URIAH. — Ordonnez-moi de dire que je vous ai trahi, et je dirai que je vous ai trahi. Que je vous hais, et je dirai que je vous hais.

DAVID. — As-tu peur de me croire ?

URIAH, *fièrement.* — Moi, Seigneur ? Si j'avais eu la folie de vous croire, serait-ce à moi de craindre ? Moïse a dit : « Si tu découvres qu'un homme a connu ta femme, fais-les mourir tous les deux. » Il n'a pas excepté les rois.

DAVID. — Et, me croyant, tu me tuerais ? Et Baschibah ?

URIAH, *avec sérénité.* — Non... J'aurais détruit une vie moins précieuse, la mienne. *(Son visage s'éclaire.)* Seigneur, mériterais-je que vous m'aimiez, si j'avais répondu autrement ?

DAVID. — Non, Uriah... *(Sourdement.)* Je t'aime.

URIAH. — D'avoir subi l'épreuve ?

DAVID. — De l'avoir ignorée. *(Il va à lui, pose une main sur son épaule.)* Si je t'aimais au point de vouloir me reposer sur toi du destin d'Israël ? De vouloir — moi vivant pour que rien ne l'empêche — de mes mains te couronner roi de Judah ?

URIAH, *gaîment.* — Ce serait mal m'aimer, et plus mal me connaître ! Dieu soit loué, David a des fils !

DAVID. — J'ai décidé qu'ils ne régneront pas.

URIAH. — Vous aurez d'autres fils ! La race de David est pour toujours la race de nos rois, Dieu l'a promis ! *(Riant :)* Je ferais un beau roi !

DAVID. — Peux-tu me ressembler et faire un mauvais roi ?

URIAH. — Mais vous aviez trente ans, Seigneur, quand les Anciens vous ont élu ! Quand vous aviez vingt ans, vous vous battiez ! Si je devenais roi maintenant, on me verrait attacher une sangle et des étriers au trône ! J'irais me chercher un Goliath jusqu'au cœur de l'Asie !

DAVID. — Tu ne dis pas un mot qui ne soit pas royal.

URIAH. — Mais c'est à leur silence qu'on reconnaît les rois.

DAVID. — Que ferais-tu si j'appelais les Anciens, le grand prêtre, et te couronnais roi malgré toi, ici même, à l'instant ?

URIAH, *gaîment.* — J'enverrais annoncer à Bas-

chibah qu'elle est reine. Et je repartirais, avant de l'avoir vue, faire à Rabah l'honneur d'être détruite par un roi.

DAVID. — Sans ma permission ?

URIAH. — Vous me l'avez déjà donnée. *(Fièrement :)* Et, roi, je me la donnerais.

DAVID, *le regardant avec une triste admiration.* — Ce que j'eusse répondu au roi Saül lorsque j'avais vingt ans. *(Gravement, de toute son âme :)* Uriah, aucun homme jamais n'en a aimé un autre autant que moi, toi.

URIAH. — Puissiez-vous ne jamais moins m'aimer !

*Ghazil paraît, gravissant les marches. Il voit David et Uriah si proches l'un de l'autre, si l'un à l'autre, que le projet de David lui semble plus inéluctable que jamais.*

GHAZIL. — Vous êtes obéi... *(Silencieusement, faisant déjà sa cour, il s'incline très bas devant Uriah, puis à David :)* Sans expliquer pourquoi, ni sans...

DAVID, *l'interrompant brusquement.* — Plus tard, Ghazil. *(A Uriah :)* Va... Fais seller ton cheval. Fais-toi donner de l'eau, tes provisions de route. Quant tu seras prêt, reviens.

URIAH, *rayonnant.* — Je me hâte, Seigneur !

*Il descend les marches et disparaît presque en courant.*

DAVID, *regagne son fauteuil, s'y enfonce, le regard perdu.* — Je lui ai tout dit. Il n'a rien cru. Ce n'était pas en lui, ni de lui, de me croire. J'ai ouvert ses yeux avec la lame d'un couteau, il n'est venu ni sang ni larmes ! Et tout est bien ainsi. Sinon pour moi, pour lui... *(Lentement, sans voix :)* Et, puisque tout est bien, que tout à jamais reste bien... David sans crime et Baschibah sans tache... J'ai dit à Uriah que je l'aimais plus qu'aucun homme n'en a aimé un autre. Mais il me reste à le prouver. *(Il désigne d'un geste le papyrus sur le divan :)* Prends ce rouleau... *Ghazil obéit)* et ma plume. *(Ghazil obéit. David se lève, marche de long en large, profondément plongé dans ses pensées, parlant mi à soi-même, mi à Ghazil.)* Parce que j'aime Uriah, et seulement — vous le savez, Dieu Tout-Puissant ! — parce que je l'aime... Ecris, Ghazil.

GHAZIL. — Seigneur, il y a déjà des mots inscrits sur ce rouleau.

DAVID. — Ce qui va suivre les complète. Ecris. *(Il dicte, et sa voix, loin de faiblir, s'affermit en dictant :)* « David, roi, à Joab, son serviteur. Lis et obéis. Dès cette nuit, attaque. Place Uriah au plus fort de la bataille. Puis, retire-toi de lui afin qu'il soit frappé et qu'il meure. »

*Un silence, tandis que Ghazil finit d'écrire impassiblement.*

GHAZIL. — J'ai tout écrit, Seigneur.

DAVID. — Approche. *(Ghazil obéit. David prend le rouleau et lit. Puis il prend le calame de roseau des mains de Ghazil.)* S'il m'avait cru, il se serait tué, plein d'horreur et de honte. Il n'y a ni honte ni tristesse où je l'envoie... Je lui ai tout pris, et tout lui reste. *(Il signe.)* Va, ferme ce message avec mon sceau. Rapporte-le.

*Toujours impassible, Ghazil s'incline et emporte le rouleau dans les chambres. A peine Ghazil est-il sorti que le gong de la terrasse inférieure résonne et qu'Uriah paraît, montant les marches. Il est maintenant vêtu de son ample djellaba de voyage et tient à la main ses gantelets de cheval.*

URIAH, *joyeusement.* — Me voici prêt, Seigneur, et mon cheval a bu jusqu'aux oreilles !

DAVID. — Uriah, pars-tu heureux ?

URIAH. — Ebloui et comblé !

*Ghazil revient des chambres. Il tient le rouleau scellé et va en silence le poser sur la table basse.*

DAVID. — Veux-tu rester, Uriah ?

URIAH. — Dieu non, Seigneur ! Pas sachant que je prendrai Rabah et vous en apporterai la nouvelle ! Vous le croyez, Seigneur ?

DAVID. — Oui, Uriah. Ta victoire est acquise. Réjouis-t-en d'avance. Au plus fort du combat, ne la mets pas en doute.

URIAH. — Au plus fort du combat, je ne mets rien en doute !

DAVID. — ... Alors, va.

URIAH. — Seigneur, votre message pour Joab ?

DAVID, *montrant le rouleau sur la table.* — Il est là.

*Uriah va à la table. Il prend le rouleau scellé. David a détourné les yeux. Uriah, pieusement, élève le rouleau à ses lèvres et baise le sceau royal.*

RIDEAU

## QUATRIÈME TABLEAU

*Une semaine après le départ d'Uriah. La terrasse des chambres. Il fait nuit, sans nuages. La terrasse est brillamment éclairée par la lune et la lumière des torches. David est debout à l'extrême droite de la terrasse et Baschibah debout près de la porte des appartements, loin de David. L'un et l'autre sont immobiles, sans regards l'un pour l'autre, tendus comme s'ils supportaient à distance les deux extrémités d'un fardeau invisible. Ils se parlent, mais d'une voix effacée, espacée.*

DAVID. — Qu'a dit Nathan encore ?

BASCHIBAH. — Rien, Seigneur... Il s'est tu.

DAVID. — Mais toi, tu lui as tout dit ?

BASCHIBAH. — Je devais ne rien dire ou tout dire. *(Humblement :)* Pardonnez-moi... Depuis une

semaine qu'Uriah est reparti, plus un appel de vous ! Ne pas même savoir s'il est reparti, sachant et pardonnant, ou remettant à plus tard sa vengeance. Ou s'il était reparti sans rien savoir, et quel autre malheur cela nous présageait... Mon cœur était trop lourd. Et parler à Nathan, c'était parler à Dieu.

DAVID. — Ne te reproche rien. *(Revenant à sa pensée première.)* Et Nathan n'a rien dit ?

BASCHIBAH. — Rien. Sinon qu'il vous verrait. *(Un silence.)* Seigneur, un convoi venant de Rabah vient de franchir les portes. *(Sur le silence de David :)* Avez-vous déjà vu le messager de Joab ?

DAVID. — Pas encore...

BASCHIBAH. — Le convoi ramenait des blessés en grand nombre... Les gardes ne laissaient pas approcher la foule, mais j'ai pu questionner une femme qui leur portait de l'eau : Dieu soit béni, Uriah n'est pas du nombre ! Sans doute, n'est-il arrivé au camp que la bataille finie !... D'ailleurs Joab vous eût obéi et n'eût pas engagé Uriah malgré vos ordres.

DAVID, *sans répondre, a prêté l'oreille vers les marches de la terrasse inférieure.* — Ghazil revient. Rentre là... Et ne te montre plus avant que je t'appelle.

BASCHIBAH. — Désirez-vous que je retourne chez moi ?

DAVID, *vivement.* — Pas ce soir !... Ne quitte pas le palais ce soir. Ne quitte pas mes chambres. Va ! Je te reverrai.

BASCHIBAH. — Bien, Seigneur.

*Elle entre dans les chambres. Ghazil apparaît aussitôt après.*

DAVID, *anxieusement.* — Eh bien ?

GHAZIL. — J'ai vu Hiram, Seigneur, qui commande le convoi.

DAVID. — Les dépêches de Joab ?

GHAZIL. — Le message de Joab est verbal, Seigneur. Hiram lui-même était légèrement blessé. On refaisait son pansement. Je ne l'ai pas interrogé devant le chirurgien. Mais je lui ai dit de se hâter vers vous.

*Le gong résonne à la terrasse inférieure.*

LA VOIX D'AGREB. — Un messager...

DAVID. — Ah !

LA VOIX D'AGREB, *continuant.* — ... de la reine Micale !

DAVID, *grondant.* — Qu'est cela ? *(Une camériste de la reine Micale apparaît. Elle est d'un certain âge, vêtue de couleurs sombres. Elle se prosterne devant David.)* Que veux-tu ? Parle vite et va-t'en

LA CAMÉRISTE. — Seigneur, la reine Micale m'envoie... Son message est terrible ! Amnon, votre fils...

DAVID, *indifférent.* — Eh bien ?

LA CAMÉRISTE. — ... vient de faire violence à sa plus jeune sœur, Tamar, et s'est enfui !

DAVID. — La reine a ses gardes, qu'ils le poursuivent et le ramènent, sans plus me déranger.

LA CAMÉRISTE. — Oui, Seigneur.

*Elle se retire en hâte. Mais à peine a-t-elle disparu que le gong résonne à nouveau.*

LA VOIX D'AGREB, *à la terrasse inférieure.* — Un messager...

DAVID. — Enfin !

LA VOIX D'AGREB, *continuant.* — ... de la porte des Cèdres !

DAVID, *irrité.* — Ah ! qu'est cela encore !

*Un messager apparaît, se prosterne aux pieds de David.*

LE MESSAGER. — Seigneur, votre fils, Absalon...

DAVID, *l'interrompant.* — Plus tard, va-t'en.

LE MESSAGER. — ... vient d'égorger Amnon qui sortait de la ville. Il s'est enfui lui-même, suivi de ses gens qui criaient : « Mort à David ! Gloire à Absalon, roi d'Israël ! »

DAVID, *méprisant.* — Les imbéciles ! *(Renvoyant le Messager.)* C'est bien, va-t'en. Ne m'ennuie plus, va-t'en. Et vite !

LE MESSAGER. — Oui, Seigneur.

*Il se retire en hâte.*

DAVID. — Seul, Hiram ne vient pas !

GHAZIL. — Il va venir, Seigneur... *(Pressant.)* Mais vous ne pouvez pas laisser Absalon fuir, se révolter impunément !

DAVID. — Que m'importe Absalon, et que m'importe Amnon ?

GHAZIL. — Maintenant, Seigneur. Mais demain ?

DAVID, *las.* — Donne des ordres... Qu'on les rejoigne. Qu'on ramène Absalon, si possible vivant.

GHAZIL. — Personne autre que moi, si vous le permettez...

DAVID. — Non ! Pas toi !... Je te veux près de moi.

GHAZIL. — Seigneur, j'insiste ! Je vous réponds de tout. Mais je ne puis céder à aucun de se battre pour vous !

DAVID. — Ah ! fais ce que tu veux !

GHAZIL. — Merci, Seigneur !

*Le gong de la terrasse inférieure résonne de nouveau.*

LA VOIX D'AGREB. — Le grand prêtre Nathan !

DAVID. — Ah ! cette fois, c'est trop !

GHAZIL. — Dois-je rester, Seigneur ? Malgré le temps qui presse.

DAVID. — Va... Tu ne peux rien ici.

GHAZIL. — Mais je vais vous prouver ce que je peux ailleurs !

*Il prend la main de David, y porte les lèvres, va vers les marches. Nathan y apparaît avant qu'il les ait atteintes. Ghazil salue Nathan silencieusement ; Nathan ne répond que vaguement à son salut, ses yeux fixés sur David. Ghazil disparaît vers la terrasse inférieure.*

NATHAN, *gravement, tristement.* — David ! David ! J'ai entendu Baschibah... Qu'as-tu fait ?... Il y avait deux hommes dans cette ville, l'un riche et l'autre pauvre ! Le riche avait du gros et du menu bétail en grande abondance, mais le pauvre n'avait rien du tout, si ce n'est une petite brebis qu'il avait achetée. Il la nourrissait. Elle mangeait de son pain, buvait à sa coupe et dormait sur son sein. Or le riche n'a voulu toucher ni à son gros ni à son menu bétail, mais il a volé la

seule brebis de l'homme pauvre. Et le Seigneur a détourné sa face de lui !

DAVID. — Ce n'est pas après qu'il l'a détournée, Nathan, mais avant !

NATHAN. — Il y aura temps pour la honte. Pour le bien d'Israël, non pour le tien, je t'aiderai d'abord auprès d'Uriah... *(Fermement.)* Dès cette nuit, je partirai pour le camp. Je verrai moi-même celui que tu as dépouillé... J'apprendrai à ce pauvre enfant ce que tu n'as pas osé lui dire, et...

*Le gong de la terrasse inférieure résonne.*

LA VOIX D'AGREB, *annonçant.* — Hiram ! Messager de Joab !

DAVID. — Nathan, plus tard... *(Lui désignant les chambres :)* Pour un moment...

NATHAN, *inexorable.* — Non. Je n'ai pas fini.

DAVID, *sans voix.* — Eh bien, restez si Dieu le veut.

*Hiram apparaît au haut des marches. Son bras blessé est en écharpe.*

HIRAM, *s'inclinant devant David.* — Seigneur, Joab m'envoie...

DAVID. — Parle.

HIRAM, *un regard vers Nathan.* — Mais, Seigneur...

DAVID. — Je t'ai dit : parle.

HIRAM. — J'obéirai, Seigneur. Joab m'a ordonné : « Dis au roi ceci, et rien de plus : « Mon armée a livré bataille. J'ai d'abord eu » l'avantage. Les premiers assaillants sont par- » venus à forcer les portes de Rabah et à entrer » dans la ville. » Si le roi se met en colère, et s'il te dit : « Pourquoi Joab a-t-il attaqué avant les pluies ? » contente-toi de dire au roi, sans répondre à ses reproches : « Les Rabahites ont » réussi à refermer les portes de leur ville et » Uriah, votre serviteur, a été tué... » *(Nathan, silencieusement, prend le pan de sa longue robe dans sa main et s'en recouvre le visage.)* J'ai dit, Seigneur.

DAVID, *lentement, lourdement.* — Tu diras à Joab : « Redouble de vigueur, prends Rabah et qu'il n'en reste rien. »

HIRAM. — Uriah, Seigneur, a laissé une esclave. Je l'ai amenée jusqu'à votre corps de garde pour qu'elle soit remise à sa femme. Un homme est avec elle, qui lui rapporte l'épée et la cuirasse que les Rabahites ont jetées avec lui par-dessus les murailles.

DAVID, *sourdement.* — As-tu tout dit ?

HIRAM. — Oui, Seigneur.

DAVID. — Envoie cet homme, cette esclave, et va prendre ton repos...

*Hiram salue et se retire vers la terrasse inférieure. David demeure immobile, roidi. Nathan ne bouge pas plus que s'il était mort. Sans abaisser son voile qui cache son visage, il commence à parler, d'une voix qui ne semble plus être la sienne.*

NATHAN. — David, David ! Tu as versé le sang le plus pur d'Israël...

*Il s'interrompt, car le voile de la porte des chambres se soulève et Baschibah paraît, pâle et rigide. Visiblement elle a entendu le messager de Joab. Son visage exprime une douleur sans fond. Elle va lentement à David..*

BASCHIBAH, *dans un souffle.* — Tu n'as rien fait que j'aurais souhaité fait, mais rien que je souhaite défait... C'est Uriah que je pleure, mais c'est David que j'aime.

DAVID, *sans voix.* — Aime-moi ou hais-moi, mais qu'il soit mort heureux !... Et je vais le savoir.

*En effet, apparaissent lentement Shari vêtue de noir, les mains tombantes et vides, et Manasseh conduit par elle. Manasseh tient dans ses mains l'épée nue et la cuirasse d'Uriah. Ils avancent tous les deux silencieusement jusqu'au milieu de la terrasse et attendent. Shari se prosterne et se relève.*

SHARI, *montrant Manasseh.* — C'est Manasseh, Seigneur. Il ne voit pas.

DAVID. — On m'envoie un aveugle ?

MANASSEH. — Joab a ordonné que le plus vieux de vos vétérans fasse honneur à ces armes... C'est à la bataille d'Edon que j'ai perdu la vue. Vous étiez capitaine, David... Vous étiez pauvre, et, quand le roi vous envoya chercher, il vous fallut emprunter un casque, car le vôtre n'était plus présentable...

DAVID, *le faisant taire.* — Souviens-toi, mais tais-toi. *(A Shari :)* Je te reconnais. Tu étais à Uriah.

SHARI. — Je le suis encore.

DAVID. — Que sais-tu de sa mort ? Qu'en as-tu entendu ? Quand il est parti pour se battre, que disait-il ? Était-il heureux ?

SHARI. — Joyeux, Seigneur... Mais il ne disait rien. Il chantait, sa même chanson toujours : « Saül a tué ses mille. Mais David, ah ! David... »

DAVID, *l'interrompant.* — C'est bien... Mais après ?

SHARI. — Je ne sais rien de la bataille. J'ai entendu dire qu'il était entré dans Rabah le premier.

DAVID, *son visage s'éclairant pour un moment.* — Le premier ?... Qui était près de lui quand il est mort ?

SHARI. — Moi, Seigneur. Il n'était que mourant lorsqu'un homme de Rabah — Galzebemoth est son nom, maudit soit-il ! — le jeta par-dessus la muraille, sa cuirasse percée en trois endroits, serrant encore son épée dans sa main. On le porta jusqu'à sa tente.

DAVID. — Pouvait-il parler encore, ou déjà...

SHARI. — Il vivait encore, ne semblait pas souffrir. Il a pu dire quelques mots.

DAVID. — Lesquels ?

SHARI. — Il s'accusait lui-même de sa mort. Pas lui-même, mais sa cuirasse... Dans son délire, il disait que sa cuirasse s'était laissé traverser pour se venger qu'il l'ait jugée indigne de votre vue... Il est mort la tête sur les genoux du général Joab, demandant qu'on vous porte son épée et surtout sa cuirasse.

DAVID. — Ses dernières paroles ? Les toutes dernières ?

SHARI. — Sa chanson, de nouveau. Et sur les mots : « ... Mais David, ah ! David a tué... », il a rendu l'âme.

*Des lèvres de Baschibah échappe un long gémissement.*

DAVID, *à Shari.* — Va-t'en, et cet homme avec toi.

*Shari prend des mains de Manasseh le coussin plat sur lequel l'épée et la cuirasse d'Uriah reposent. Elle dépose le coussin aux pieds de David. Puis elle descend les marches, emmenant Manasseh avec elle.*

NATHAN, *laissant retomber le pan de sa robe.* — David ! David ! Je vois la colère du Seigneur monter vers toi comme une mer ! Déjà ton fils Amnon n'est plus ! Et Absalon, de même, va périr ! Mais, avant de périr, il te tuera Ghazil... Et toi, Baschibah, tu concevras pour voir mourir ton fruit à peine né !... *(Sa voix s'adoucit.)* Mais sur toi, David, et sur toi, Baschibah, je vois alors descendre un pardon qui m'étonne ! Notre Dieu impitoyable vous prend en pitié... Tu deviens reine, Baschibah, tu restes roi, David !... Et Dieu vous envoie un fils qui, lui, vivra. Vous l'appellerez Salomon, et c'est lui qui construira le temple ! *(Il se dirige vers la terrasse, s'arrête à la première marche, et à Baschibah :)* Femme, suis-moi. Tu n'es pas reine encore.

BASCHIBAH. — Je la serai, je reste.

NATHAN, *un soupir de renoncement.* — A ta guise puisque l'Eternel a tout conduit sans moi... Peut-être un jour comprendrai-je le pardon qui vous sauve.

*Il sort.*

DAVID. — Je l'ai déjà compris...

*Aux pieds de David et de Baschibah, les armes d'Uriah brillent à la lumière des flambeaux et de la lune. Une trompette lointaine, sur les murailles de Jérusalem, module un cri nocturne...*

RIDEAU

6 Janine CRISPIN.. . . . *La récitante*

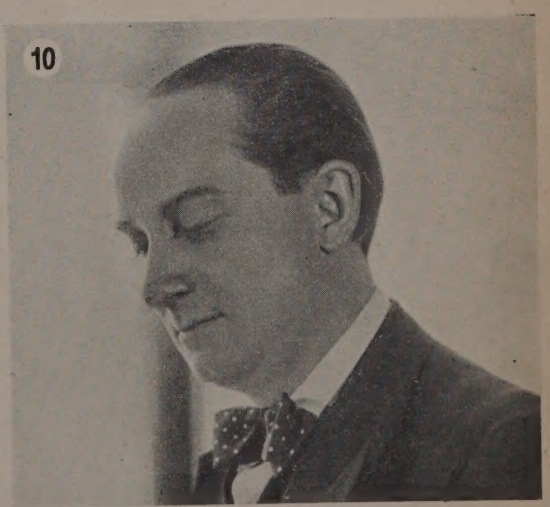
7 Jean MARTINELLI . *Ghazil*

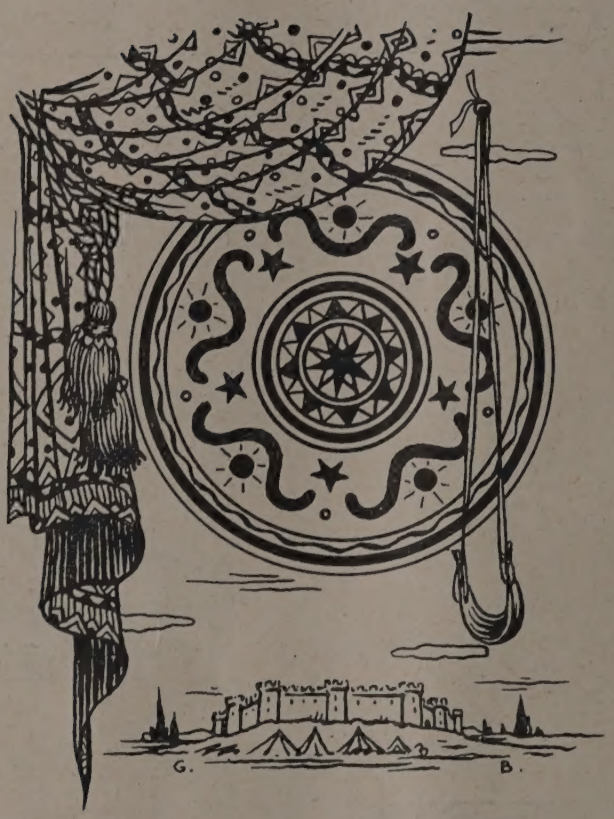
8 Micheline BOUDET . *Orphie*

9 Jeanne MOREAU . . *Niziah*

10 Jean DEBUCOURT . *David*

Photographies Lipnitzki.






Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1950. — Imprimeur nº 117.